

FACULTÉ LIBRE DE THÉOLOGIE PROTESTANTE DE PARIS

ESSAI

SUR LES

Origines des Cantiques Français

« Lecteur, si je n'ay fait tout ce que je désire,
J'ay fait ce que j'ay peu, et auray beaucoup fait
Si, pour me devancer, tu rends l'œuvre parfait,
Exulté du défaut que je t'ose bien dire. »

MATHIEU BARTHOL,
(dans son Recueil de 1396).

THÈSE

*présentée à la Faculté libre de Théologie Protestante de Paris
pour obtenir le grade de Bachelier en Théologie*

PAR

PHILIPPE POINCENOT

MONTBÉLIARD

SOCIÉTÉ ANONYME D'IMPRIMERIE MONTBÉLIARDAISE

1908

FACULTÉ LIBRE DE THÉOLOGIE PROTESTANTE DE PARIS

ESSAI

SUR LES

Origines des Cantiques Français

« Lecteur, si je n'ay fait tout ce que je désire,
J'ay fait ce que j'ay peu, et auray beaucoup fait
Si, pour me devancer, tu rends l'œuvre parfait,
Excité du défaut que je t'ose bien dire. »

MATHIEU BARTHOL,
(dans son Recueil de 1398).

THÈSE

*présentée à la Faculté libre de Théologie Protestante de Paris
pour obtenir le grade de Bachelier en Théologie*



PAR

PHILIPPE POINCENOT

MONTBÉLIARD

SOCIÉTÉ ANONYME D'IMPRIMERIE MONTBÉLIARDAISE

1908

FACULTÉ LIBRE DE THÉOLOGIE PROTESTANTE DE PARIS

EXAMINATEURS :

MM. John VIÉNOT, *Président de la soutenance.*

John VIÉNOT

Eug. EHRHARDT

Jean MONNIER

} *Examineurs.*

La Faculté n'entend ni approuver, ni désapprouver
les opinions particulières du candidat.

N^o 427

INTRODUCTION

Dans tous les cultes protestants de langue française, on chante aujourd'hui des psaumes et des cantiques. Il n'en a pas toujours été ainsi. Pendant longtemps, les Réformés ne chantèrent que des psaumes. Les recueils actuels, réformés ou luthériens, qui contiennent à la fois des psaumes et des cantiques, sont la résultante de deux mouvements d'abord parallèles, qui se sont développés dans les Eglises issues de la Réforme. L'usage des psaumes français est dû à l'initiative des Réformés. La question de leur origine a été depuis longtemps étudiée et nous n'avons pas à y revenir. L'origine des cantiques français est, au contraire, luthérienne ; elle a été mal connue jusqu'ici, et c'est ce que nous nous sommes proposé d'étudier.

Nous les verrons apparaître, traduits de l'allemand, sur le terrain des Eglises luthériennes de langue française, qui les ont conservés, en les enrichissant, jusqu'à nos jours.

Parmi ces Eglises, celles qui se trouvèrent sous l'autorité immédiate de l'organisation ecclésiastique allemande, créées par elle, les acceptèrent sans peine. Il n'en fut pas de même des Eglises du Pays de Montbéliard auxquelles leur Réformateur, Pierre Toussain, avait imprimé un caractère d'indépendance à tendance réformée, et qui ne devinrent luthériennes que par la force des choses. Au XVI^e siècle, elles ne chantaient que des psaumes. Un conflit ne pouvait manquer de se produire à la première rencontre des psaumes et des cantiques. C'est ce qui arriva,

en effet, dans la suite, lorsque certains partisans d'un luthéranisme strict tentèrent d'introduire les cantiques empruntés aux allemands.

Nous verrons, dans le cours de notre étude, les détails de cette lutte. Le cantique et le psaume eurent chacun leurs partisans. Voici, en substance, ce qu'on avançait de part et d'autre :

Les partisans du psaume soutenaient qu'aucun hymne ne pouvait, mieux que les psaumes, exprimer les sentiments de piété qu'éprouve le croyant. Les cantiques, disaient-ils, sont œuvres d'hommes ; les psaumes sont paroles de Dieu. De plus, les psaumes suffisent, car ils contiennent tout ce que le chrétien a besoin de dire à son Dieu.

Par l'interprétation allégorique, ils n'avaient pas de peine à retrouver dans les psaumes tous les articles de leur foi.

D'autre part, *les défenseurs du cantique* répondaient que les psaumes, malgré tout leur mérite, ne sauraient suffire à la nourriture spirituelle du chrétien, puisqu'ils sont un produit de l'ancienne alliance et, comme tels, forcément incomplets sous un double rapport : au point de vue doctrinal, ils ignorent les mystères de la religion chrétienne ; au point de vue moral, ils laissent souvent parler des sentiments qui sont en désaccord avec l'esprit de l'Evangile.

Tels sont les débats dans la limite desquels nous désirons circonscrire notre sujet, laissant de côté la partie musicale, parfaitement élucidée par de nombreux travaux (1), et qui, d'ailleurs, est d'origine allemande.

Nous avons un devoir de reconnaissance à remplir à l'égard de tous ceux qui ont facilité notre travail. Nous remercions d'abord et tout particulièrement M. le pro-

(1) Voir la bibliographie de cette question, page 80.

fesseur J. Viénot qui a bien voulu nous guider dans nos recherches et mettre à notre disposition sa riche collection de recueils de cantiques ; puis MM. les professeurs : D^r F.-C. Ebrard, directeur de la bibliothèque de Francfort-sur-le-Mein ; D^r Otto Riedner, secrétaire des archives royales de la ville de Spire, et D^r Lukas Grünenwald, bibliothécaire du gymnase humaniste royal de Spire, qui ont eu l'obligeance de nous envoyer les documents et les recueils anciens que nous n'avions pu trouver en France.

Outre les recueils de cantiques, dont on trouvera la liste dans la bibliographie, les sources et les ouvrages auxquels nous avons puisé sont :

- 1^o) Archives nationales. *Fonds Montbéliard*.
- 2^o) *Troisième Jubilé séculaire de la Fondation de l'Eglise réformée française de Francfort-sur-le-Mein*.
- 3^o) F. BOVET, *Histoire du Psautier des Eglises réformées*. Paris, 1872.
- 4^o) O. DOUEN, *Clément Marot et le Psautier huguenot*. Paris, 1878, T. I.
- 5^o) ROD. REUSS, *Notes pour servir à l'Histoire de l'Eglise française de Strasbourg. (1538-1794)*. Strasbourg, 1880.
- 6^o) J. VIÉNOT, *La vie ecclésiastique et religieuse dans la principauté de Montbéliard au XVIII^e siècle*. Audincourt, 1895.
- 7^o) J. VIÉNOT, *Histoire de la Réforme dans le pays de Montbéliard, depuis les origines jusqu'à la mort de P. Toussain (1524-1573)*. Montbéliard, 1900.
- 8^o) E. ROEHRICH, *Les origines du choralluthérien*. Paris, 1906.
- 9^o) A. WEBER, *Le chant dans l'Eglise luthérienne de Paris. (Le Témoignage, n^{os} des 6 et 13 décembre 1907)*.
- 10^o) ROD. REUSS, *Une enquête sur les origines des cantiques français. (Revue chrétienne de mai 1908) (1)*.

(1) Cet article comprend la traduction, par M. Rod. Reuss, de 3 lettres qu'échangèrent au XVIII^e siècle deux théologiens : Georges Litzel, de Spire, et L. E. Bonsen, de Montbéliard, sur les origines des cantiques français.

CHAPITRE PREMIER

Origine des Églises protestantes françaises de Montbéliard, de Strasbourg et de Francfort

La recherche des origines et de l'histoire des cantiques luthériens français va nous conduire au pays de Montbéliard et dans les deux Eglises françaises de Strasbourg et de Francfort. Avant d'aborder l'objet propre de cette étude, il importe de résumer à grands traits l'histoire de ces communautés protestantes jusqu'à l'année 1596 et de rappeler leurs débuts dans le chant religieux.

Ces Eglises ne sont pas d'origine luthérienne ; celles de Francfort et de Strasbourg, fondées, l'une à la fin du xvi^e siècle, l'autre à la fin du xvii^e, n'ont fait que se substituer à des communautés antérieures, nettement réformées. Quant aux Eglises du Pays de Montbéliard, elles ne sont devenues luthériennes que par l'autorité des ducs de Wurtemberg et des théologiens luthériens qui les conseillaient. Elles ne furent même pas proprement calvinistes, car la réforme, qui s'est opérée dès le commencement du xvi^e siècle, dans ce pays, resta toujours une réforme indépendante, aussi longtemps du moins qu'elle ne fut pas contrainte à plier sous le joug de l'autorité théologique wurtembergeoise. Par sa tendance d'esprit et par l'organisation du culte, elle se rapprochait surtout de la réforme suisse en général (1). Les résistances que suscita

(1) Cf. J. VIÉNOT, *Histoire de la Réforme dans le pays de Montbéliard*, p. 74-83.

l'introduction de l'ordonnance ecclésiastique wurtembergeoise de 1560 en sont la preuve.

Ainsi, au ^{xvi}^e siècle les communautés protestantes de Montbéliard, de Strasbourg et de Francfort, étaient de couleur réformée. Quand et comment devinrent-elles luthériennes ? — Telle est la question à laquelle, rapidement, nous voulons répondre dans ce chapitre, en nous bornant à résumer les travaux des historiens de ces Églises.

Nous allons assister à des luttes qui ont revêtu des formes analogues dans ces trois centres protestants ; nous verrons les réfugiés français de Strasbourg et de Francfort, comme aussi les réformés de Montbéliard, aux prises avec une dogmatique luthérienne intransigeante, s'efforçant avec ardeur de sauvegarder leur liberté. La partie était trop inégale. Que pouvaient des hommes, pour la plupart exilés de France, fuyant l'intolérance catholique pour obéir à leurs convictions religieuses, des hommes dont la seule force, devant l'étroitesse du temps, était la parole et la conscience de leur droit ? Que pouvaient-ils contre des théologiens, sincères sans doute, mais dominés par l'esprit de parti et qui avaient l'appui du bras séculier ? Il serait injuste de juger les hommes du ^{xvi}^e siècle avec nos idées modernes. Pourtant, il est difficile de rester indifférent devant les procédés d'un autoritarisme qui répugne à notre époque. Les protestants d'aujourd'hui ne peuvent se défendre d'une impression pénible quand ils constatent, dans l'activité religieuse de ceux qu'ils considèrent comme leurs pères spirituels, des traces d'un esprit mesquin, quelquefois injuste, et toujours intransigeant. Aussi, est-ce un devoir de saluer avec respect les hommes d'élite qui, au milieu de ces luttes stériles et énervantes, ont su conserver intactes la largeur de leur esprit et la générosité de leur cœur, et qui ont mis la recherche libre de la vérité au-dessus de tout intérêt de parti ou de doctrine.

§ 1. — **Les origines des Eglises protestantes au pays de Montbéliard avant 1596** (1)

Les princes de Montbéliard furent de très bonne heure favorables à la Réforme ; mais le véritable père du protestantisme, dans ce pays, est Pierre Toussain. « Le réformateur de Montbéliard, dit M. Viénot, n'est ni Georges, ni Ulric, c'est l'Evangile prêché par Toussain. Les princes ont suivi un mouvement qu'ils jugeaient avec sympathie, mais avec une lenteur qui indignait le ministre qu'ils avaient appelé » (2).

Avant que Toussain entreprit son œuvre de réforme, Farel avait séjourné à Montbéliard pendant près d'un an, de juin 1524 à mars 1525. Le prince était, à ce moment, Ulric de Wurtemberg. Il résida lui-même de la fin de 1519 à 1526 au château de Montbéliard, qu'il quitta pour prendre possession du duché de Wurtemberg dont il avait été dépossédé (3).

Le besoin de réformes se faisait sentir à Montbéliard comme ailleurs ; les abus abondaient et le peuple soupirait après un nouvel état de choses. Quant au prince Ulric, il avait été en relation, durant sa vie errante, avec le petit groupe de réformateurs de Bâle, dont OEcolampade était le chef ; d'autre part, il avait été favorablement impressionné par Luther et poussé vers lui par son chapelain Gayling. Sur la demande du peuple et avec le consentement du prince, Farel arriva en juin 1524 à Montbéliard. Sa prédication ne tarda pas à éveiller des échos ; puis, au mois d'août de la même année, on dut lui adjoindre Gayling, qui fut congédié quelques mois après, faute d'argent. Farel partit à son tour en mars 1525, obligé sans

(1) Nous utilisons à ce sujet le livre si complet de M. J. VIÉNOT : *Histoire de la Réforme dans le pays de Montbéliard*, Montbéliard 1900.

(2) Cf. J. VIÉNOT, *op. cit.*, p. 39.

(3) Cf. J. VIÉNOT, *op. cit.*, chap. II.

doute de céder devant la réaction catholique (1). Mais les germes de la Réforme étaient, dès lors, enracinés dans ce pays. Aussi, malgré le départ d'Ulric et les mesures de l'archevêque de Besançon, il y eut à Montbéliard, dès ce moment, un groupe d'évangéliques qui resta quelque temps sans pasteur.

Au départ d'Ulric, son frère, le comte Georges, prit l'administration du comté ; il accède aux idées du mouvement réformateur et, en 1528, il appelle auprès de lui un prédicateur allemand, Fischer. Le 13 mai 1534, Ulric reprend son duché de Wurtemberg, où il introduit la réforme luthérienne. C'est alors qu'il envoie Pierre Toussain à Montbéliard. Ce n'était ni un luthérien, ni un calviniste strict. « Pierre Toussain, dit M. Viénot, rendait justice à Luther, mais sa tendance théologique le rapprochait des Suisses et de Farel avec lequel le liait une étroite amitié » (2).

Il arriva à Montbéliard en juin 1535. Le comte Georges montra d'abord peu de bonne volonté à son égard et Toussain dut agir seul. En somme, la lenteur du comte fut peut-être une sage patience, et lorsque, le 11 novembre 1538, il supprimait la messe, le peuple était déjà gagné aux idées nouvelles. Il y eut bien quelques résistances, mais elles furent impuissantes à enrayer la réforme, que Georges était dès lors décidé à introduire : réforme de l'Eglise et réforme des mœurs. Il fallut à Toussain des collaborateurs, et des écoles furent ouvertes. En 1540, 13 ministres furent appelés à Montbéliard (3).

Nous l'avons dit déjà, l'organisation donnée au culte par Toussain était de tendance réformée (4). Dès 1535, il mit

(1) Cf. J. VIÉNOT, *op. cit.*, chap. I.

(2) Cf. J. VIÉNOT, *op. cit.*, p. 53.

(3) Cf. J. VIÉNOT, *Op. cit.*, p. 71.

(4) Pour la liturgie et le culte, cf. J. VIÉNOT, *op. cit.*, p. 74-2.

en usage une liturgie qu'il avait composé par des emprunts à *La Manière et Façon*, attribuée à Farel et qui date de 1533. Elle fut, pendant plus de vingt ans, en usage à Montbéliard, puisqu'en 1559 Toussain en publia à Bâle une deuxième édition qui a pour titre : *L'ordre qu'on tient en l'église de Montbéliard en instruisant les enfans, et administrant les saints sacremens, avec la forme du Mariage et des prières* (1).

« D'après les indications que nous avons pu recueillir, dit encore M. Viénot, le culte commençait par une prière, le ministre lisait ensuite une péricope et l'expliquait. On chantait un psaume, puis venait le sermon, suivi d'un nouveau chant, là où cela était possible. Le culte se terminait par une prière liturgique (2)... ».

Le 28 juin 1539, Toussain écrivait à Calvin : « *Mitte, quæso, ad me psalmos gallicos* (3) ». Toussain fait ici allusion au recueil de psaumes que Calvin publia à Strasbourg en 1539 et dont nous parlerons plus loin, dans l'histoire de l'Eglise française de cette ville.

En 1542, le pays de Montbéliard change de gouverneur ; Christophe, fils d'Ulric, remplace son oncle Georges congédié (4). Il avait alors 27 ans et penchait vers les opinions de Luther. Aussi, résolut-il d'introduire à Montbéliard la règle qui régissait les Eglises de Wurtemberg, et fit-il traduire en latin l'ordonnance de 1536 (5), composée par Schnepff et revue par Brenz. L'entreprise n'était pas des plus faciles, car cette ordonnance, strictement luthérienne, allait bouleverser les habitudes montbéliardaises et froisser des consciences. Christophe trouva un auxiliaire en la personne du ministre que lui envoyait

(1) Cf. J. VIÉNOT, *op. cit.*, p. 74 ; et Archives nationales, K, 2185.

(2) J. VIÉNOT, *op. cit.*, p. 82.

(3) Cf. F. BOVER, *Histoire du Psautier des Eglises réformées*, Neuchâtel-Paris, 1872.

(4) Pour la vie de Christophe, cf. J. VIÉNOT, *op. cit.*, p. 87.

(5) Cf. J. VIÉNOT, *op. cit.*, pp. 93 et ss.

Schnepff, Jean Engelmann. La lutte allait commencer pour ne se terminer qu'en 1573, par la défaite des idées de Toussain. Celui-ci, malade, découragé par la lutte qu'il lui fallait soutenir pour défendre son œuvre, quitta Montbéliard dans le courant de 1545, et se retira à Bâle.

Au point de vue du chant, la nouvelle ordonnance recommandait qu'on l'introduisît dans les Eglises, partout où cela serait possible, qu'il n'y eût pas un service sans chant. Elle ne fut d'ailleurs pas appliquée, et les rapports des visites ecclésiastiques nous permettent de constater qu'en 1544, par exemple, il n'y a même qu'un nombre très restreint d'Eglises où l'on chante quelques psaumes.

Toussain ne tarda pas à revenir. A un colloque qu'Ulric fit tenir à Stuttgart, en 1545, Toussain, convoqué, remporta la victoire et fut rétabli à Montbéliard. Ulric le recommandait à son fils Christophe qu'il priait de lui assurer partout un bon accueil. C'est le 1^{er} janvier 1546 qu'il reprit ses fonctions. Mais Engelmann ne désarmait pas. Tout allait mieux cependant, quand vint l'Intérim.

Malgré les scrupules de Christophe, il dut être publié à Montbéliard le 16 septembre 1548 ; le 17 octobre, la messe est de nouveau célébrée dans la ville (1). Ce régime nouveau dura jusqu'au 22 septembre 1552 ; c'est la période des luttes avec le catholicisme redevenu puissant par l'appui de Charles-Quint. Toussain et sept autres ministres restèrent pourtant à Montbéliard sous le nom de catéchistes.

Le 6 novembre 1550 survint la mort du duc Ulric. Son fils Christophe lui succéda ; c'était « un homme d'une haute valeur intellectuelle et morale (2) ». Il avait alors 35 ans. Il quitta Montbéliard pour le duché de Wurtemberg dont il devenait le prince.

(1) Sur l'Intérim à Montbéliard, cf. J. VIÉNOT, *op. cit.*, ch. VI.

(2) Cf. J. VIÉNOT, *op. cit.*, p. 175.

Le 4 mai 1553, le duc Christophe céda au comte Georges, en toute souveraineté, le comté de Montbéliard. Toussain en fut heureux, mais le 17 juillet 1558, le pieux comte mourait, laissant un fils, Frédéric, encore au berceau. Le comté de Montbéliard fut mis, par cette mort, sous l'autorité des trois tuteurs du jeune prince : Christophe de Wurtemberg, Wolfgang de Deux-Ponts et Philippe de Hanau-Lichtemberg, tous trois ardents luthériens (1).

Trois commissaires furent chargés par eux de visiter les Eglises de Montbéliard ; en février 1560, on lut aux ministres et aux maires l'ordonnance ecclésiastique wurtembergeoise de 1539, en leur ordonnant de s'y conformer. Les ministres refusèrent. Il y eut des concessions réciproques. L'ordonnance ne fut pas imposée. Celle de Toussain demeura pratiquement en usage, et les pasteurs de Montbéliard signèrent la concorde de Wittemberg (1536). Les princes tuteurs é mirent seulement le vœu que l'ordonnance de Wurtemberg, fût peu à peu adoptée dans les églises (2).

A mesure que l'autorité wurtembergeoise se fait plus grande, nous voyons se former à Montbéliard un groupe important de calvinistes. La lutte allait s'envenimer. En 1568, l'ordonnance de 1539 est traduite en français. Nouvel ordre de s'y conformer. Plusieurs pasteurs sont destitués (3).

En 1568, le duc Christophe mourut. Son fils, Louis, lui succéda. Il n'eut pas la largeur dont fit preuve plusieurs fois son père. Son conseiller, le théologien Andreae, était un adversaire acharné des calvinistes. A ce moment « trois tendances théologiques se partageaient les esprits

(1) Cf. J. Viénot, *op. cit.*, p. 209.

(2) Cf. J. Viénot, *op. cit.*, p. 227.

(3) Cf. J. Viénot, *op. cit.*, p. 291.

dans le pays de Montbéliard. Il y avait les calvinistes intransigeants, les luthériens stricts et, à égale distance des uns et des autres, les évangéliques (1) ». Le fils de Pierre Toussain, Daniel Toussain, pasteur à Orléans, s'était réfugié à Montbéliard, où il exerça le ministère depuis le 17 octobre 1570. Il était calviniste. On le mande à Stuttgart; il refuse de s'y rendre. En 1571, trois commissaires, venus de Wurtemberg, rédigent un mémoire des articles de foi qu'ils font signer aux ministres. Ceux qui refusent sont congédiés. Daniel Toussain, auquel on interdit le ministère à Montbéliard, retourne dans son église d'Orléans. Dans la même année, P. Toussain est déclaré surintendant émérite et remplacé par un ministre allemand, Henri Efferhen. Le nouveau surintendant eut la main dure et impitoyable. Dès lors, on intima l'ordre à tout ministre de signer la formule de 1571.

Efferhen trouva cependant un adversaire résolu dans la personne du jeune ministre André Floret. Celui-ci fut destitué. En 1572, l'ordonnance de 1559 était toujours repoussée par la majorité des Montbéliardais. Devant les exigences d'Efferhen, les bourgeois eux-mêmes prirent le parti de la résistance. L'autorité fléchit quelque peu, Floret fut rétabli et la paix recommença au mois de mars. Elle ne devait pas durer longtemps; Efferhen ne pouvait désarmer et continuait ses accusations contre Toussain et ses partisans.

A la fin de l'année, quatre commissaires furent de nouveau envoyés par les princes à Montbéliard (2). Ils avaient pour mission de visiter les écoles et les églises et d'introduire de force l'ordonnance si longtemps discutée.

L'intransigeance luthérienne s'accroissait à tel point que des réformés, s'exilant de France après la Saint-Barthé-

(1) Cf. J. Viénot, *op. cit.*, p. 287.

(2) Cf. J. Viénot, *op. cit.*, p. 340.

lemy, se virent refuser asile à Montbéliard par les autorités wurtembergeoises (1).

La situation s'aggravait pour les protestants de Montbéliard qui, à grand-peine, avaient pû jusque-là sauvegarder leur indépendance. Dans les premiers mois de 1573, les commissaires prescrivirent au conseil, aux ministres et au magistrat de signer, sans restriction, la formule du 20 août 1571 (2). P. Toussain fut prié de donner sa démission ; pourtant il put encore prêcher. Floret qui signa, non sans peine, fut maintenu dans ses fonctions.

La dogmatique luthérienne wurtembergeoise triomphait ; Toussain, usé par la lutte, mourut le 5 octobre 1573, laissant d'unanimes regrets.

Tout bien considéré, ce ne sont pas toutes ces mesures successives qui firent des églises de Montbéliard des églises luthériennes. « Ce qui introduisit définitivement le luthéranisme dans nos églises, dit M. Viénot, ce fut moins la violence des princes que la seconde et la troisième génération de nos ministres qui, étudiant la théologie à Tubingue, rapportaient dans notre pays la théologie de leurs maîtres. C'est ainsi que le temps et les circonstances amenèrent ce que tout le zèle et l'ardeur des Engelmann, des Blasi et des Efferhen n'avaient pu faire (3) ».

L'ordonnance ecclésiastique de 1559, traduite en français en 1568 et mise en vigueur à Montbéliard depuis 1573, apportait-elle quelque chose de nouveau au point de vue du chant ? — Nous en extrayons ces quelques lignes :

« Tous chrétiens et gens de bien savent bien qu'il faut

(1) Cf. J. Viénot, *op. cit.*, p. 341.

(2) Cf. J. Viénot, *op. cit.*, p. 343.

(3) Cf. J. Viénot, *La vie ecclésiastique et religieuse dans la principauté de Montbéliard au XVIII^e siècle*, Audincourt, 1895, p. VII.

user souvent et chanter les Pseaumes et saintes chansons en l'Eglise.... »

Suit une critique de l'emploi des langues étrangères dans la prédication...

« Par mesme raison, c'est chose contraire à l'intelligence de la vraye et pure doctrine que ces cantiques chantez en langue estrange et incogne, nous méritent, d'œuvre ouvrée, la grâce de Dieu, nous appaisent son ire, effacent les péchez des hommes devant Dieu, qu'ils nous impetrent toutes sortes de benefices de Dieu.

« Par quoy..... il faut chanter le plupart des chansons en français.

« Finalement, que les ministres de l'Eglise advertissent le peuple d'apprendre par cœur les Pseaumes et chansons usitées en l'Eglise, et qu'ils louent et celebrent notre Seigneur Dieu en cantiques communs » (1).

En réalité, cette ordonnance fut, sur ce point, bien peu suivie. Bien longtemps encore après, on ne chanta que des psaumes ; rares étaient même les églises qui introduisirent le chant dans leur culte.

Depuis 1539, on se servait du recueil de psaumes publié à Strasbourg par Calvin dans la même année. Plus tard, on le remplaça par celui de Clément Marot et Théodore de Bèze. Jacques Foillet, éditeur à Montbéliard, en publia même une édition en 1604 dans cette ville (2).

C'est à ce point de l'histoire du pays de Montbéliard que nous allons voir apparaître la première édition de cantiques.

(1) Archives nationales, K, 2176.

(2) *Les Pseaumes de David, mis en rime françoise par Clément Marot et Théodore de Bèze selon la dernière correction*. A Montbéliard, par JACQUES FOILLET, MDCHII. Bibliothèque de Stuttgart. Cf. F. BOVET, *op. cit.*, p. 271.

§ 2. — La première communauté protestante française à Strasbourg (1)

Il n'y eut pas à Strasbourg de communauté luthérienne de langue française avant la fin du xvi^e siècle.

Dès 1538, il y avait dans cette ville une Église protestante française, mais elle était de confession réformée. C'est Calvin qui l'avait fondée lorsqu'il avait été chassé de Genève. Il y fut pasteur de 1538 à 1541, année où il retourna sur les bords du lac Léman.

Furent successivement pasteurs dans cette communauté, après Calvin : Brully (1541-1544), Valérand Poullain (2) (1544-1545), Garnier (1545-1553), Pierre Alexandre (1553-1559), enfin Guillaume Houbray (3) (1559-1563). A cette date, après une longue lutte des pasteurs réformés contre l'intolérance luthérienne, le 16 août 1563, les conseils ordonnaient la fermeture de l'église de Saint-André. Le culte régulier de la paroisse réformée prenait fin. En 1569 pourtant, il est permis aux huguenots de se réunir et d'avoir des prêches publics ; mais aucun sacrement ni cérémonie extraordinaire ne leur sont permis. Garnier revint quelque temps à Strasbourg. Après son départ, Jacques Grenon fut le dernier pasteur français de cette communauté de réfugiés. Le 20 février 1577, l'Église française était définitivement fermée, et tout prêche ou conventicule particulier interdits aux Réformés (4).

A partir de ce moment, ceux d'entre eux qui voulurent

(1) Nous empruntons ce qui suit à la brochure de M. Rod. REUSS, intitulée : *Notes pour servir à l'histoire de l'Eglise française de Strasbourg, 1558-1794*. Strasbourg, 1880.

(2) Il fut, dans la suite, fondateur et pasteur de l'Eglise française de Francfort.

(3) Il avait été pasteur des réfugiés de Francfort. Cf. REUSS, *op. cit.*, p. 49.

(4) Cf. Rod. REUSS, *op. cit.*, p. 58.

rester fidèles à leur confession durent s'adresser, et cela non sans peine, à des pasteurs réformés des environs, à Bischwiller, par exemple, où depuis 1542 se trouvait une paroisse calviniste. Plus tard, en 1634, les Réformés français de Strasbourg célébrèrent leur culte à Wolfisheim, village du comté de Hanau-Lichtemberg, situé à quelques kilomètres de Strasbourg. Ils y eurent un pasteur, Mathieu Mérian, de Bâle ; mais il prêchait en allemand et le culte français y était assuré par le pasteur Philippe, de Bischwiller.

Cette situation dura jusqu'en 1681, date à laquelle Strasbourg devint « ville libre royale » sous la suzeraineté de la France. La politique de Louis XIV à l'égard des protestants de France ne devait pas épargner les Réformés de Strasbourg, et le 16 novembre 1683, M. de Chamilly ordonnait aux deux ministres de la paroisse réformée, le pasteur allemand et le pasteur français, de quitter Strasbourg dans un délai de 24 heures, avec défense d'y remettre jamais les pieds. C'est alors que, sur une lettre du Consistoire à M. de Louvois, le culte réformé allemand obtint l'autorisation de subsister, au dépens du culte français qui prit fin à cette date (1).

Peu de temps auparavant, en 1680, on institua, par contre, à Strasbourg, des prédications luthériennes régulières de langue française. Nous en étudierons la fondation dans un prochain chapitre. Mais ce fait n'est pas particulier à la ville de Strasbourg, car, dans d'autres villes encore, comme Francfort et Stockholm, les réfugiés furent loin de jouir d'une entière liberté religieuse. Même quand ils eurent des prédications spéciales, ils n'en durent pas moins avoir recours, pour les actes extraordinaires du culte, aux ministres officiels du lieu, qui étaient les

(1) Cf. Rod. REUSS, *op. cit.*, p. 39-69.

pasteurs allemands. C'est aussi pour les attirer au luthéranisme qu'on institua, à Francfort comme à Strasbourg, des prédications françaises faites par des pasteurs luthériens ayant séjourné en France (1).

Que chantaient ces réfugiés de Strasbourg avant 1680 ?

— Strasbourg avait eu, l'un des premiers, son recueil de psaumes et de cantiques. En 1539, avant même que Clément Marot eût fait paraître un seul de ses psaumes (2), Calvin publia à Strasbourg un recueil intitulé : *Aulcuns pseaulmes et cantiques mys en chant. (A Strasbourg 1539)* (3). Il renfermait 18 psaumes et 3 cantiques. Calvin les avait empruntés à des copies manuscrites de Marot et il en composa quelques-uns.

C'est ce recueil que nous avons vu en usage au pays de Montbéliard dès son apparition. Il eut plusieurs éditions successives : la 2^e parut en 1542, sous le ministère de Brully (4).

La préface de cette édition, ainsi que les appendices doctrinaux, sont de la main de Calvin. C'est ce recueil que l'on essaya en vain de faire passer en France, sous une fausse garantie dont voici les termes : *Imprimé à Rome, par le commandement du pape, par Théodore Brüz, allemand.*

En 1545, Garnier en donna une nouvelle édition qui a pour titre : *La forme des prières et chantz ecclésiastiques. Avec la manière d'administrer les Sacrements et consacrer le Mariage, etc. Imprimé à Strasbourg en l'imprimerie Jehan Knobloch. L'an 1545. (In-8.)* (5).

(1) Cf. J. VIÉNOT : *La vie ecclésiastique et religieuse dans la principauté de Montbéliard au XVIII^e siècle*, page 301 (note), et Rod. REUSS, *op. cit.*, p. 92-93.

(2) Il y travaillait depuis 1533.

(3) Exemplaire unique à la Bibliothèque royale de Munich.

(4) Cf. DOUEN, *Cl. Marot et le Psautier huguenot*, tome I, pp. 333 et ss.

(5) Pour les détails, Cf. DOUEN, *op. cit.*, tome I, p. 431-433.

§ 3. Les origines du culte français de Francfort (1)

Seize ans après la fondation de l'Eglise française réformée de Strasbourg, le 18 mars 1554, nous voyons s'établir à Francfort le premier groupe de réfugiés français.

Ces réfugiés se rattachaient à la réforme de Calvin. Il sera utile pour notre sujet de suivre cette petite communauté dans ses débuts tourmentés eux aussi.

La première année de son existence, elle a compté dans ses membres des hommes de nationalités diverses, qui vinrent successivement accroître le premier noyau établi à Francfort en 1554.

Les premiers arrivés dans cette ville furent des réformés, partis sans doute de Strasbourg avec Valérand Poullain (2).

Gentilhomme, né à Lille, Valérand Poullain séjourna de 1543 à 1547 à Strasbourg où, pendant quelque temps, il fut pasteur de la communauté réformée française (3) récemment fondée par Calvin. Chassé par des rivalités, il émigra en 1548 en Angleterre. Nous savons qu'à ce moment l'application de l'Intérim à Strasbourg jeta la terreur dans cette ville. Malgré Garnier, successeur immédiat de Poullain, malgré l'intervention probable de Calvin, plusieurs familles françaises protestantes s'enfuirent à l'étranger (4).

Ce sont sans doute ces réfugiés errants qui s'attachèrent à Valérand Poullain et le suivirent. Celui-ci fonda, en 1551, une église française à Glastonbury, dans le comté de

(1) Nous empruntons ce qui suit à la brochure publiée à Francfort en 1854 et intitulée : *Troisième jubilé séculaire de la fondation de l'Eglise réformée française de Francfort s/M.*

(2) Cf. : *Troisième jubilé...*, p. 4.

(3) Cf. plus haut page 16.

(4) Cf. Rod. REUSS, *op. cit.*, p. 14.

Somerset. Il y publia même une liturgie qui devint, quelques années après, celle de l'église française de Francfort (1).

Mais, le 6 juillet 1553, « Marie la Sanglante » succédait à son frère, Edouard VI, sur le trône d'Angleterre, et les réfugiés français ne devaient plus jouir de la bienveillance que leur avait témoignée le pieux roi.

Déjà au mois de septembre, Lasco, fondateur des Eglises étrangères de Londres, quitta l'Angleterre avec près de 200 membres de ses Eglises, pour se rendre en Danemark, puis dans le nord de l'Allemagne. Plus tard il arrivera à Francfort, mais Valérand Poullain l'y aura devancé (2).

Poullain, en effet, parti d'Angleterre après Lasco, se dirigea d'abord sur Wesel, puis sur Francfort. Le 18 mars 1554, il y obtenait, du sénat de la ville, « le droit de bourgeoisie et la concession d'une église particulière », pour lui et ceux qui l'avaient suivi (3).

Dès lors, une communauté française était fondée à Francfort ; elle était réformée et s'établît dans le temple des Dames blanches. Valérand Poullain fut son premier pasteur jusqu'au 10 ou 20 octobre 1556.

Quelle fut la constitution de cette nouvelle église ?

A son arrivée à Francfort, elle était déjà toute organisée ; elle avait sa confession de foi, sa constitution ecclésiastique, sa liturgie (4). Et voici, d'après cette liturgie, quel était l'ordre du culte : chant des 10 commandements, invocation, confession des péchés (5), absolution, prière, homélie, prière, symbole des apôtres, bénédiction. Le chant ne tenait donc dans ce culte qu'une place assez

(1) Cf. *Troisième jubilé...*, p. 56.

(2) Cf. *Troisième jubilé...*, p. 5.

(3) Cf. *Ibid.*, p. 8.

(4) Cf. *Ibid.*, p. 10.

(5) Celle qui se trouve dans la liturgie de Calvin. Cf. *Troisième jubilé...*, p. 56.

restreinte. D'autres services religieux, comme ceux du jeudi matin, comportent également un chant qui n'est pas déterminé ; c'est sans doute le chant d'un psaume.

Nous n'avons pu retrouver quels étaient le ou les recueils de chants dont se servirent ces émigrés. Comme leur liturgie était empruntée en entier au culte de Strasbourg, d'où venaient plusieurs d'entre eux, on peut supposer qu'ils se servirent aussi du recueil de psaumes et de cantiques publié dans cette ville par Calvin, en 1539 (1).

Cette petite Eglise ne devait pas en rester là ; elle ne tarda pas à s'accroître d'un nombre grandissant de fugitifs. Dès le mois de juin 1554, des Anglais viennent s'y joindre (2). Leur pasteur fut John Knox, le futur réformateur de l'Ecosse. Un an plus tard, arrivent encore plusieurs familles hollandaises conduites par Lasco, dont nous avons parlé plus haut.

Ces réfugiés, arrivés successivement à Francfort, formèrent trois Eglises distinctes qui eurent cependant la même destinée.

Mais nous ne nous occupons que de l'Eglise française.

Celle-ci s'étendit peu à peu et la petite communauté de la ville même de Francfort devint bientôt le centre de communautés analogues, rassemblées autour de leur sœur aînée. (3).

Mais, à Francfort comme à Strasbourg, les réfugiés eurent à souffrir de l'intolérance luthérienne. Dès 1561, et peut-être même avant, les Réformés eurent à subir les coups répétés que leur portaient les autorités. Cette lutte dura longtemps ; elle est toute à l'honneur de ceux qui en furent les victimes. Calvin, venu deux fois à Francfort, (4)

(1) Cf. plus haut, p. 18.

(2) Cf. *Troisième jubilé...*, p. 13.

(3) Voir la liste de ces communautés dans le *Troisième jubilé...*, p. 91.

(4) La première fois en mars et avril 1539 et la deuxième fois en septembre 1556. Cf. *Troisième jubilé...*, pp. 70 et 71.

les encouragea au support ; c'était lui déjà qui, en 1544, écrivait à Bullinger, parlant de l'intolérance de Luther lui-même : « Je le dis et le répète souvent, quand même il m'appellerait Satan, je ne cesserais de lui rendre honneur et de le reconnaître comme un illustre serviteur de Dieu. » (1)

Les passions théologiques étaient tellement excitées qu'elles amenèrent l'interdiction du culte réformé.

Les victimes de cette mesure indigne eurent beau protester, le Sénat répondait le 28 août 1561 : « Le temple ne sera point rendu aux Etrangers, si premièrement les dits Etrangers ne sont d'accord avec les Ministres allemands en toute la doctrine et cérémonies, desquels ils sont fort différents, principalement en la matière de la Cène, etc. » (2) :

Les Réformés n'obtinrent pas la liberté religieuse qu'ils réclamaient ardemment. Les sévérités à leur égard redoublèrent au contraire, et en 1596 on institua à Francfort des prédications luthériennes de langue française, destinées à remplacer le culte réformé condamné. Les réfugiés célébrèrent alors leur culte successivement à Bockenheim, et à Offenbach, jusqu'au 23 décembre 1787. A cette date, ils purent enfin tenir leurs assemblées religieuses dans la ville même de Francfort. Le 16 septembre 1792 ils inaugurèrent leur temple où se célèbre encore leur culte aujourd'hui (3).

Dans ce long intervalle, un groupe de Réformés construisit une nouvelle ville sur les terres du comte de Hanau, où se fonda, le 9 avril 1600, la vaste Eglise wallonne de Hanau.

Mais pendant ce laps de temps, il n'y en eut pas moins un culte français à Francfort. Les prédications luthériennes,

(1) Lettre de Calvin à Bullinger, du 25 novembre 1544. Cf. extrait dans *Troisième jubilé...* p. 73.

(2) Décret du Sénat du 28 août 1561. Cf. *Troisième jubilé...* p. 74.

(3) Cf. *Troisième jubilé...* pp. 24-33.

instituées dans cette ville en 1596, purent se continuer. Nous ne connaissons pas la liste des pasteurs qui se succédèrent dans cette paroisse. L'histoire des cantiques luthériens de langue française, dans la ville de Francfort, nous en fait connaître trois : Ritter, Claudi et Gueis dont nous aurons à parler plus loin.

Ajoutons encore que, de même qu'à Strasbourg, cette communauté française n'était pas une église proprement dite et que, pour tous les actes extraordinaires, les fidèles de cette paroisse devaient avoir recours aux ministres officiels de la ville.

Après ce court aperçu des origines des églises françaises luthériennes, nous devons maintenant passer en revue les recueils de cantiques, parus au xvii^e siècle, qui y furent en usage.

C'est dans l'Eglise luthérienne de Francfort que nous allons voir apparaître le premier recueil de cantiques français.

CHAPITRE II

Le premier recueil de cantiques français (1596).

(Son auteur, Barthol; son contenu)

C'est sur le terrain des Eglises luthériennes françaises d'Allemagne qu'est née la première tentative de publier un recueil de cantiques français.

Le premier recueil parut à Francfort-sur-le-Mein en 1596. L'auteur en est Mathieu Barthol.

A la première page du livre se lit cet épigraphe que nous supposons être de lui :

« Au lecteur,

Locteur, si je n'ay fait tout ce que je desire,
J'ay fait ce que j'ay peu, et auray beaucoup fait
Si, pour me devancer, tu rends l'œuvre parfait,
Excité du defaut que je l'ose bien dire. »

Cet ouvrage a pour titre : *Cantiques usités en l'Eglise françoise de Francfort laquelle approuve la confession d'Augsbourg presentee à l'empereur Charles cinquiesme en l'an 1530. Mis en Rime Françoise de l'Allemand*, par MATHIEU BARTHOL M. — Imprimé à Franfort-sur-le-Mein, par Jean Spies, MDXCVI.

Nous n'avons trouvé aucune trace de recueil de cantiques antérieur. Voici, sur ce point, le témoignage d'un théologien allemand du xviii^e siècle, Georges Litzel, auteur de divers ouvrages théologiques et philosophiques, co-recteur du gymnase de Spire. Il préparait une his-

toire des traducteurs et des traductions des cantiques évangéliques luthériens d'Allemagne, qu'il a sans doute publiée, mais que nous n'avons pu retrouver (1). Il écrivit à ce sujet plusieurs lettres à un théologien du pays de Montbéliard, Bonsen (2), pour se documenter sur plusieurs points qui lui étaient obscurs. Nous extrayons d'une de ses lettres, datée du 21 février 1755, ce renseignement précis : «..... j'ai l'honneur de vous dire et de vous confirmer que ce n'est pas Taurellus (3), mais bien M. Mathieu Barthol qui a été le premier traducteur de nos cantiques (4) ».

(1) Nous mentionnons à l'attention de ceux qui pourraient s'y intéresser plusieurs manuscrits de Litzel, réunis en volumes, à la bibliothèque du gymnase de Spire.

Dans le premier volume se trouve une « *Studia germanorum circa Poeticam S. Scripturae Interpretationem.* »

Dans le troisième est contenue une étude du chant dans les Eglises : « *Vom dem Gesang der Kirchen überhaupt, besonders der Psalmen Davids und anderer geistreichen Liedern.* »

Cette étude commence par une introduction intitulée : « *Vom Gesang überhaupt.* », suivie de deux chapitres :

Chap. I « *Von den Psalmen Davids überhaupt.* »

Chap. II « *Kurze Lebensbeschreibung Ambrosius Lobwassers, dessen Psalmen in reformirter Kirche gebräuchlich sind.* »

Viennent ensuite 3 chapitres, dont voici les titres (ils ne portent pas de numéros) :

« *Von dem französischen Original der Psalmen, welches D. Ambrosius Lobwasser in das Deutsche übersetzt hat.* »

« *Von den Uebersetzungen der Psalmen nach den gewöhnlichen Weisen, die anstatt der Lobwasserischen zum Kirchengebrauch hätten können eingeföhret werden.* »

Enfin, dans le volume XII de ces manuscrits, nous savons qu'est contenue une « *Bibliotheca Poetarum Biblicorum.* »

(2) Bonsen a lui-même publié des cantiques français que nous étudierons plus loin.

(3) Bonsen avait cru, en effet, que le premier traducteur était Nicolas Taurellus (1547-1606), originaire de Montbéliard, qui fut docteur et professeur en médecine à l'Université d'Altorf.

(4) Lettre de Litzel à Bonsen du 21 février 1755. Rod. REUSS, *Une enquête sur l'origine des cantiques français.*, *Revue chrétienne* de mai 1908.)

Ainsi, c'est de Francfort que nous est venu le premier recueil de cantiques français, mais s'il y fut publié, il n'y fut pas composé. C'est au pays de Montbéliard, où il était pasteur avant de se rendre en Allemagne, que Mathieu Barthol traduisit les cantiques qu'il imprima en 1596, à Francfort. La préface qu'il a mise en tête de son ouvrage est d'ailleurs datée de Montbéliard. De plus, notre auteur dédie son recueil au « Très-haut et très-illustre prince et seigneur, Monseigneur Frédéric, duc de Wurtemberg et Teck, comte de Montbéliard ». Ce qu'il lui présente, dit-il, c'est « une partie des Pseaumes et Cantiques allemands, usitez ès Eglises reformées d'Allemagne... ; lesquels j'ay tournez en rime François, correspondante du tout au chant et rime Allemande. Je me suis estudié, autant qu'il m'a esté possible, à retenir le sens, rendant couplet pour couplet, voire presque mot pour mot : ce qui excusera, comme j'espère, quelque aspreté du langage qui pourrait offenser les oreilles plus délicates... J'ay esté esmeu et poussé, dit-il encore,... à penser à mon devoir et offrir en humilité à mon Dieu, si peu que j'ay pour son sacré tabernacle... ». « De Montbéliard, ce premier de Janvier 1596 (1). De votre Altesse le très humble serviteur, Mathieu Barthol M. (2) ».

Quel était ce Mathieu Barthol ? — De sa vie privée, nous ne savons rien. Tout au plus pouvons-nous donner quelques renseignements généraux sur sa vie active.

On retrouve beaucoup de Barthol ayant vécu au pays de Montbéliard aux ^{xvi}^e et ^{xvii}^e siècles. Ce nom devait y être très répandu à cette époque, car il fut celui de plusieurs pasteurs, comme en fait foi la liste des pasteurs du pays,

(1) Barthol n'a quitté le pays de Montbéliard, pour se rendre en Allemagne, que dans les derniers jours du mois d'août ou les premiers de septembre 1596.

(2) *Préface* de l'édition de 1596.

de la Réforme à la Révolution, qui se trouve aux archives nationales (1).

L'auteur de l'édition de 1596 est un de ceux-là. Bonsen nous donne sur lui quelques détails (2). « Le 30 septembre 1590, on a confié à M. Mathieu Barthol la place de second ministre et de maître d'école d'Héricourt, ville située à deux lieues de Montbéliard ; le 14 mai 1591 il a été appelé de là-bas à Montbéliard même comme premier précepteur (au gymnase). Le 15 janvier 1595 (3), il a été envoyé comme ministre titulaire à Valentigney, village distant de deux lieues, mais il n'y est sans doute pas resté longtemps, car j'ai trouvé que, dès 1596, alors qu'il était pasteur au bourg de Saint-Maurice, à quatre lieues d'ici, il avait été réclamé, comme conducteur spirituel à S. A. S. le Duc Frédéric de Wurtemberg, par une pétition des anciens et diacres de l'Eglise de Badonvilliers. »

En effet, le 13 juillet 1596, les diacres et anciens de la paroisse de Badonvilliers écrivent au prince de Montbéliard, Frédéric, pour lui demander de leur « octroyer, d'entre ses ministres françois, quelqu'un d'iceux qui soit recommandable et pour son audition et pour sa piété (4) ».

Le choix du prince porta sur Mathieu Barthol : « A esté donné entendre à M. Mathieu Barthol, la résolution de son Altesse sur requeste ci-devant insérée des anciens et diacres de l'Eglise de Badonvilliers, demandant être pourvue d'un ministre (5) ». On lui enjoignit de partir le plus

(1) Archives nationales, K, 2173.

(2) Lettre de Bonsen à Litzel du 28 janvier 1755 (Rod. REUSS, *Revue chrétienne*, mai 1908).

(3) D'après la liste mentionnée plus haut des pasteurs du pays de Montbéliard, Mathieu Barthol aurait été pasteur à Valentigney pendant six mois, de 1594-1595. Si cette date est exacte, Bonsen se trompe et peut-être celle qu'il donne serait-elle celle où il quitta Valentigney pour Saint-Maurice.

(4) *Protocole du Conseil de Régence*. Archives nationales, K, 2177.

(5)

Ibid.

Séance du 29 août 1596.

tôt possible ; peut-être est-ce dès le mois d'août qu'il quitta le pays, car dans ce même mois le conseil de Régence écrivait une lettre à l'Eglise de Badonvilliers pour le recommander (1). Bensen nous dit encore : « La lettre de remerciements des anciens et diacres, écrite le 4 septembre, me montre que depuis ce moment notre M. Barthol doit être cherché dans le margraviat de Bade-Courlach, où est situé Badonvilliers qui est, à mon avis, la localité de Badenweiler (2) ».

En tout cas, à la fin de 1596, il est à Francfort ou dans les environs, puisqu'il y publie cette même année une édition des cantiques qu'il avait traduits lorsqu'il était encore au pays de Montbéliard. Ce sont ces cantiques en eux-mêmes que nous allons étudier maintenant.

Cette édition, de format in-12, la première, croyons-nous, des éditions de recueils de cantiques français, comprend 52 cantiques, 15 Psaumes (3) et 2 paraphrases (de *L'Oraison Dominicale* et des *Dir Commandements*), ainsi que le *Symbole des Apôtres* développée et mis en vers avec musique.

Douze de ces cantiques sont traduits de Luther ; l'un de ces douze, sur la Sainte-Cène, est de Jean Huss et a été corrigé par Luther (4).

Le recueil tout entier d'ailleurs est traduit de l'allemand ; Mathieu Barthol n'a composé lui-même aucun cantique,

(1) Cf. *Protocole du Conseil de Régence* ; Archives Nationales, K, 2177.

(2) Nous reproduisons ici une note de M. Rod. Reuss dans son article précité : « Je dois laisser à Bensen la responsabilité de cette identification du Badonvilliers de son texte avec le village badois de Badenweiler, célèbre par ses eaux thermales. En tout cas, elle n'a rien d'impossible, puisqu'on retrouve plus tard Barthol à Francfort-sur-le-Mein. »

(3) Ces Psaumes, au nombre de 15, forment, avec les deux paraphrases et la confession de foi, comme un petit recueil ajouté aux cantiques et qui a pour titre : « *Certains Psaumes tournez en rime française sur la version allemande par Mathieu Barthol* ».

(4) Voir page 91 la liste de ces cantiques.

il n'en a pas non plus emprunté à quelqu'autre auteur français. Les mélodies sont tirées des recueils allemands (1). Nous ne nous occuperons ici que des cantiques.

Quels sont-ils ? — La plupart de ces hymnes sont relatifs aux fêtes et aux actes chrétiens ; l'auteur n'en oublie aucun : la naissance de J.-C., sa circoncision, sa passion, sa mort, sa résurrection, son ascension ; le baptême, la Sainte-Cène, l'Oraison dominicale, les Dix Commandements, la Confession de foi, prières au Saint-Esprit, à la « Sainte Trinité », litanies, etc...

Ce qui frappe avant tout dans ce recueil, c'est une constante préoccupation dogmatique. Partout est affirmé et répété ce qui constitue la vraie foi, ce qui sauve et ce qui ne saurait sauver.

Le cantique 23, par exemple, relatif au baptême, nous semble bien le type des affirmations dogmatiques du livre entier ; il porte ce titre : « cantique du baptême auquel est brièvement contenu, que c'est que le baptême, qui en est l'auteur, et à quoy il sert » ; nous y lisons ceci :

« Le Fils de Dieu y est present
En humaine nature :
Le Sainct Esprit mesme descend,
Comme colombe pure.
Pour sçavoir que la Trinité,
Qui nous baptise et aime,
Veut habiter en verité
Avec nous elle mesme
Par le sacré Baptesme » etc.

Le tout est une suite de récits et cette constatation même est déjà une critique. Le chant doit avoir avant

(1) Nous verrons, à la fin de cette étude, l'origine de quelques-unes des mélodies du recueil de Barthol. Aucune ne lui est spéciale. Elles se trouvaient toutes dans les recueils allemands que Barthol traduisit, et nous renvoyons, pour l'étude de ces mélodies, aux auteurs allemands qui ont abondamment traité cette question. Voir p. 80.

tout pour but d'exprimer les sentiments profonds de la piété ; il ne doit pas être didactique. N'est-il pas comme la prière une élévation de l'âme vers Dieu et son Sauveur ? Dans sa forme générale, le recueil n'est pas autre chose qu'un Evangile mis en vers — et ces vers ne sont pas toujours excellents — commenté dans l'esprit et les idées du xvi^e siècle. Le cantique 13, qui a pour titre : *L'histoire de la Passion de J.-C., notre Seigneur*, et qui débute par ces belles paroles : « Pleure, homme, ton iniquité », n'est cependant qu'un long récit occupant 11 pages. L'auteur veut nous raconter les souffrances de J.-C. depuis la trahison de Judas jusqu'à la mort sur la croix ; mais il le fait sans laisser percer un sentiment personnel, sauf pourtant dans les six derniers vers de ce trop long morceau, où il nous fait part de la joie que lui inspire la Passion.

C'est dans le cadre de ces récits relatifs aux fêtes chrétiennes que sont semées à profusion, dans chaque page de notre édition, des affirmations dogmatiques comme celle que nous venons de voir.

La dogmatique générale de ce livre est d'ailleurs celle de la Réforme luthérienne. Il n'y a rien là qui puisse nous surprendre, d'autant plus que plusieurs des cantiques qui le composent sont traduits de Luther. Mais c'est une dogmatique mise à la portée du peuple. Leurs auteurs n'ont pas toujours su éviter les abstractions qui se prêtent mal à la poésie sacrée.

Il ne sera pas inutile d'en relever quelques exemples ; non dans le but de présenter en un tout ordonné la pensée religieuse qui se dégage du volume de Barthol, mais pour essayer d'en donner une idée très générale.

Voici l'une des multiples affirmations sur l'œuvre de la Rédemption opérée par le Christ ; nous citons ce cantique en entier :

« Christ, le Sauveur ressuscité,
 A la mort surmonté,
 Sa vertu vive
 Tous les pechez captive.
 Celuy qui sans peché estoit,
 L'ire de Dieu portoit,
 L'ire il efface,
 Et nous faict avoir grace.
 Peché, Satan, vie, grace, mort,
 Tient en sa main si fort
 Qu'il nous delivre
 Si nous le voulons suivre (1).

Le cantique 44 nous donne bien la christologie moyenne du recueil tout entier :

« Jesus, seul fils du Pere,
 De Dieu, Pere Eternel,
 L'escriit saintet nous l'avere,
 Né du cœur paternel,
 Tu es la vraye aurore,
 Ta clarté deshonore
 Tout astre supèrnel.
 Aux derniers jours du monde,
 Faict homme il a esté

 Facteur de toute chose,
 Du Pere le pouvoir,
 Soubs ton Empire n'ose
 Rien bouger ni mouvoir. »

Le cantique 34 rappelle à beaucoup d'égards les chapitres 6 et 7 de l'épître aux Romains. Il traite « De la justification, foy et bonnes œuvres, comme fruits de la foy. » Nous en donnons cette citation :

« Le salut nous est arrivé
 De seule et pure grace.
 Aux œuvres ne sera trouvé,
 Secours en nulle place.
 Christ est de la foy l'objet
 Luy seul a pour tous satisfait,
 Et moyenné la grace. »

(1) Canticque 46.

Dans ce même cantique, sur la justification par la foi, nous lisons ces mots :

« C'est d'une vraye foy que vient
L'œuvre ordonnée et sainte,
Et si telle œuvre n'en provient,
Telle foy n'est que feinte,
Mais la foy seule juste faict. »

Le dogme de la chute, l'universalité du péché et de la souffrance, l'enfer sont affirmés avec la même force dans le recueil tout entier. Sur le salut et la damnation, le cantique 23 relatif au baptême s'exprime ainsi :

« Celuy en ses pechez mourra
Qui ne croit ceste grace,
Et aux enfers damné sera,
Pour jamais, quoy qu'il face,
Son œuvre de rien ne lui sert,
Ni toute sa justice :
Son peché naturel le pert,
Sans que rien faire il puisse
Qui à salut luy duise. »

Ces trois dernières citations nous montrent bien toute l'importance qu'avait pour les premiers adeptes de la Réforme le dogme de la justification par la foi et de l'inutilité des œuvres pour le salut. Nous saisissons ici le besoin qu'ils avaient de l'affirmer sans cesse.

Citons encore, comme étant fortement entaché de dogmatisme, un passage du cantique 22 adressé à la Trinité :

« Saint-Esprit, en Trinité
La troisième personne,
Auquel mesme dignité,
Qu'au Pere et Fils on donne :
Christ l'a dy Pere obtenu
Pour nous etc. »

On le voit par ce qui précède, la dogmatique abstraite

tient une large place dans ce recueil et le cantique en souffre. De plus, il s'y mêle parfois, et même assez souvent, des exhortations morales, d'ailleurs très belles et dignes de l'Évangile. La morale et la foi sont étroitement liées, et la vie religieuse les englobe l'une et l'autre. Mais l'exhortation se prête-t-elle au chant ? Le chant n'est pas un sermon, ni un extrait de catéchisme. (1). Les diverses facultés de l'âme expriment chacune à sa manière le contenu de la vie religieuse ; l'intelligence la traduit sous la forme de dogmes qui ont leur place dans le catéchisme ; la volonté la manifeste par des actes moraux ou des volitions qui ont le bien et la sanctification pour objet et que le sermon a pour but de produire. Mais le sentiment est le domaine réservé au chant et à la prière. Aussi, quelque parfaite et touchante que soit l'intention de Barthol et des auteurs de ses cantiques, nous ne pouvons nous empêcher de regretter qu'ils n'aient pas su être moins docteurs et moins prédicateurs pour tout ce qui a trait au chant.

Nous le regrettons d'autant plus que leur amour de la théologie leur fait commettre quelquefois des fautes de goût et de délicatesse. En voici des exemples :

Au cantique 15, on lit ces mots sur la mort du Christ :

« C'est l'Agneau vraye offrande,
Pasque que Dieu commande,
Rosti (2) en la croix dure
Par charité tres pure. »

Remarquons encore sur la Sainte-Cène ces expressions vulgaires, et d'un dogmatisme hasardé :

(1) Que dans certains cas, tels que pour la Confirmation des jeunes catéchumènes par exemple, et lorsqu'il est exécuté par un chœur, le chant prenne *quelquefois* la forme d'une exhortation ou d'un appel, rien de plus compréhensible. Il n'en est pas de même pour les chants dits d'assemblées en général, qui sont ici les seuls en question.

(2) C'est nous qui soulignons.

« Loué soit Dieu qui nous refectionne,
 Et pour viande nous donne
 Sa sainte chair et son sang tout ensemble,
 Le profict nous en soit ample. » (1)

Et de même ces autres vers :

« Nous faisons bonne chere
 Du vray gasteau sincere,
 La parole de grace
 Ne veut point avoir place
 Avec le levain aigre.
 Christ veut l'âme repaistre
 Seul. La foi ne veut autre. » (2).

De mauvais goût aussi est le cantique 19 qui nous présente entre autres choses une conversation de Dieu avec son Fils.

En résumé, nous pouvons affirmer qu'en substance la dogmatique de cette édition de 1596 est essentiellement la dogmatique de la Réforme, par la place qu'y occupe le dogme de la justification par la foi ; bien plus, elle se rattache directement à Luther, non seulement par les cantiques qui ont été traduits de lui, mais par les idées du recueil entier. Nulle part nous n'avons relevé la trace du dogme de la prédestination, et les notions du péché et de la grâce, comme aussi celle de la Sainte-Cène, sont manifestement luthériennes.

Du style, il y aurait beaucoup à dire. Il ne manque pas de qualités. Qu'on en juge par ce morceau :

« Nouvelles j'apporte du ciel,
 Nouvelles plus douces que miel
 Bonnes nouvelles à foison,
 Dont je veux dresser ma chanson.

(1) Canticque 28.

(2) Canticque 15.

Aujourd'hui l'enfant vous est né
 De celle qu'a Dieu ordonné,
 Un enfant le plus gracieux :
 Que cela vous rende joyeux.

.....
 O Jésus doux enfantelet,
 Que dans mon cœur ton lit soit faict,
 Pour y reposer doucement
 Sans que je t'oublie nullement. » (1).

L'élégance et la candeur de ces vers nous en font excuser la légèreté.

Jusqu'ici nos critiques n'intéressaient pas notre auteur ; tout au plus pourrions-nous lui reprocher d'avoir fait choix de tels cantiques. Nous n'oublions pas cependant qu'il ne faut juger des hommes et de leurs œuvres que d'après les idées et les mœurs de leur temps et non d'après les nôtres, et nous ne voudrions pas être injuste. Pourtant ne faudrait-il pas relever encore les expressions triviales, les incorrections, les faiblesses de style (et ceci touche davantage notre auteur), ou même les maladresses de traduction comme celle-ci que nous prenons au hasard :

.....
*Da wolt er stifften uns ein Bad,
 Zu waschen uns von Sünden,
 Ersauften auch den bittern Tod,
 Durch sein selbs Blut und Wunden,
 Es galt ein neues Leben.*

.....
*So hört und mercket alle wol
 Was Gott heyszt selbs' den Tauffe,
 Und was ein Christe glauben soll
 Zu meiden Katzer hauffen. »*

.....
 Voulant establir un bain *net*, (2)
 Pour laver nostre ordure,
 Et noyer la mort tout à *net* (2)
 Par sa playe tres dure.

(1) Cantique 4.

(2) C'est nous qui soulignons.

Or entendés de ce lavoir
 Ce que Dieu nous explique
 Et qu'il en faut croire et sçavoir
 Contre tout heretique. » ? (1).

Il serait trop facile et trop long de continuer ces critiques contre un timide essai d'un siècle si différent du nôtre. Notre recueil est un essai, il ne faut pas l'oublier, et le premier en date. Aucun recueil antérieur ne pouvait guider Barthol, si ce n'est ceux-mêmes qu'il a traduits. Son choix était restreint. Parmi les œuvres qu'il pouvait choisir, il y en avait d'ailleurs de sublimes, que nous n'avons pas besoin de citer, fruits de la piété profonde qui animait ces hardis conquérants de leur liberté religieuse.

Nous avons hâte de juger de l'essai de Barthol autrement que par ses erreurs et de reconnaître la valeur réelle de plus d'un hymne que son recueil renferme. Qu'il nous soit permis d'en citer quelques passages, non pour les présenter comme des œuvres parfaites, elles sont loin de l'être, mais uniquement pour rendre hommage aux sentiments de foi ardente qui déchirent par instants le voile d'une dogmatique encombrante et nous sortent un peu du récit déplacé.

Au cantique 35 nous relevons, par exemple, ces accents de piété simple, mais vivante et saine :

« Dieu est mon fort,
 Dont par la mort
 Commenceray de vivre.
 Car le Sauveur,
 Par son sang pur,
 De tout mal nous delivre,
 Graces à toy,
 Qui rends en moy
 Ta promesse accomplie.
 Je te supplie,
 Entens mon cri,
 Et en mort et en vie.

(1) Cantique 23.

Certes je croy
 Que qui en toy
 Bien ta parole garde,
 Et bien te sert,
 En ce desert
 De perir il n'a garde.
 Dieu est sauvant
 Tout sien servant ;
 En lui seul je m'asseuré,
 Mon Dieu, mon roy,
 Assiste moy :
 Fay que joyeux je meure. »

Le chrétien moderne peut se retrouver tout entier dans cet appel d'une âme à la paix de Dieu :

« Seigneur ta grace donne moy
 En tout esmoy
 Où je ne sais que faire ;
 Contre moy plusieurs ennemis,
 Las ! se sont mis,
 Pour de toi me distraire ;
 Le monde faulx
 Faict ses assauts,
 La fausse chair
 Me faict pecher,
 Je ne le te puis taire.

.
 Je viens à toy,
 Assiste moy
 Jusqu'à ma mort :
 J'attends et m'y prepare. » (1).

Voici encore des vers qui, bien qu'anciens par la forme, n'en sont pas moins de tous les temps par la pensée qu'ils expriment :

(1) Cantique 36.

« O Christ, en ta seule faveur
 J'ay mon espoir en terre ;
 Je sçay que tu es mon Sauveur
 En toy salut veux querre.
 Oncques nul homme ne fut né
 Ny onc aucun Ange ordonné
 Qui peut au fort me secourir.
 Je veux courir
 A toy par foy pour ne perir.

Grandes sont mes iniquitez,
 J'en ay grande tristesse :

..... (1) »

Paroles de confiance qu'expriment encore ces mots :

Il n'y a rien, soit vif ou mort,
 Il n'y a rien, tant soit-il fort
 Ange, Seigneur ou Prince,
 Ny haut, ny bas, de son effort
 Qui peut garder que mon confort
 En Dieu mettre ne vinsse (2) ».

Et combien ces paroles sont plus touchantes, lorsqu'on pense que ceux qui les chantaient eurent à défendre leurs convictions contre les outrages et les calomnies, quand ce n'était pas contre la violence !

En résumé, l'édition de 1596 fut le fruit d'un généreux effort pour doter les Eglises luthériennes françaises d'un recueil de cantiques qu'elles pussent chanter. Comment n'accorderions-nous pas à son auteur l'indulgence qu'il nous demande ? Dans ce détaillé un peu sec de faits et d'articles de foi, la vie religieuse n'apparaît pas toujours. Pour la trouver, il faut pénétrer dans l'esprit des premiers protestants et revivre avec eux les émotions qu'ils ressentaient. Puisqu'il nous est donné de retrouver le passé, recueillons avec respect les fleurs auxquelles nous mène ce court pèlerinage. Par ce recueil, nous touchons au plus

(1) Cantique 39.

(2) Cantique 44.

humble témoignage de la piété protestante populaire au xvr^e siècle. C'est pourquoi, au lieu de critiquer, il nous faudrait bien plutôt communier avec elle. Les idées et les doctrines se transforment et passent, mais les sentiments qui les ont produites restent toujours les mêmes. N'est-ce pas par là que nous nous sentons revivre dans l'âme de nos pères ? Leur vie religieuse nouvelle avait besoin de s'exprimer par des croyances neuves et c'est ainsi que nous pouvons nous expliquer la place qu'occupe la dogmatique dans ce recueil.

Pour sentir toute la force de ces vieux cantiques et les juger, il faudrait, non les relire dans un livre vieilli qui leur sert de sépulture, mais les entendre chanter comme ils le furent au xvr^e siècle (1). Peut-être nous apparaîtraient-ils ainsi comme l'écho des luttes, des souffrances et des joies de nos pères, témoignage vivant de leur foi héroïque et de leur confiance inébranlable en Dieu. Nous oublierions, pour un instant, les fautes de goût, les expressions maladroites, banales ou incorrectes que nous y relevons aujourd'hui.

(1) Nous rappelons qu'en effet cette édition de 1596, n'est qu'une traduction de cantiques bien antérieurs, et que plusieurs d'entre eux, mentionnés en note plus haut, sont de Luther lui-même.

CHAPITRE III

Les destinées du recueil de Barthol

(I. A Francfort : Editions de 1612 et 1662. Les cantiques de Ritter, 1674, 1683, 1702. Les cantiques de Claudi, 1740. — II. A Montbéliard : Edition de 1648. Tentative d'introduire l'usage des cantiques dans le culte. Recueil de Psaumes et de Cantiques, 1732. — III. A Strasbourg : Fondation du culte luthérien français. Les recueils de cantiques de 1680 et 1723.)

§ 1. — A Francfort

Le recueil de BARTHOL, paru l'année même où furent instituées, dans cette ville, des prédications luthériennes, dut être mis en usage dès sa publication. Il joua, dans le culte français de Francfort, un rôle qui ne nous est connu que par les éditions successives qu'on en fit.

Citons ici le témoignage du théologien de Spire, Litzel : « La traduction de Barthol, écrit-il, était encore en usage dans l'Eglise française de Francfort, en 1662 ; mais je ne sais si, depuis 1596, dans les éditions francfortoises subséquentes, on n'a pas ajouté peu à peu de nouvelles traductions, ni de quels traducteurs elles proviennent » (1).

Le recueil de 1596, en effet, plusieurs fois réédité, subit, à chaque réimpression quelques transformations. Une deuxième édition parut en 1612 (2). Elle a pour titre : « *Pseaumes, Hymnes et cantiques Usitez en l'Eglise françoise de Francfort-sur-le-Mein, Laquelle approuve la Confession d'Augsbourg présentée à l'Empereur, Charles cinquième, l'an*

(1) Lettre de Litzel à Bonsen, Rod. Reuss, *Revue Chrétienne* de mai 1908.

(2) Nous n'avons pu la retrouver ; nous nous bornons donc à fournir les renseignements que, par ailleurs, nous avons pu recueillir sur elle.

1530. *Mis en rime françoise, selon la rime et melodies allemandes*, par M. Mathieu BARTHOL. Imprimés à Francfort-sur-le-Mein, Par Erasme Kempffer. Année 1612. In-16. »

Nous lisons, dans une lettre de Litzel à Bosen, que c'est le maître d'école de Francfort qui s'est occupé de cette seconde édition. Il est dit dans la préface : « Comme... quelques bons amis ont par cy-devant mis en lumière une partie et petit extraict des pseumes, hymnes et cantiques spirituels, de la version de M. Mathieu Barthol, nous etc... tant de les faire imprimer que pour cette seconde édition, les enrichir de quelques pseumes, hymnes et cantiques.... » (1). C'est là tout ce que nous savons sur cette édition. Il eût été intéressant de connaître quels furent les cantiques ajoutés à ceux de Barthol. Rien ne nous en indique la nature. Nous pouvons en tout cas supposer qu'on supprima, dans cette seconde édition, certains cantiques de la première et que l'on en ajouta de nouveaux.

De 1612, nous passons à l'année 1662, où fut publié un recueil venant de la même source et dont voici le titre :

« *Pseumes, Hymnes et Cantiques usitez en l'Eglise Francoise de Francfort-sur-le-Mein, qui approuve la Confession presentee à l'Empereur Charles V, l'an 1630* (2) *par cy-devant, Mis en Rime Francoise, accommodee aux melodies allemandes.* Imprimé à Francfort-sur-le-Mein. Pour Thomas Matthias Gölze, Par Balthazar Christoffle Woust. M.DC.LXII. (3). »

Il n'y a ni préface, ni nom d'auteur.

Bosen, au XVIII^e siècle, attribuait cette édition à Jean Balthazar Ritter, pasteur de l'Eglise française luthérienne

(1) Deuxième lettre de Litzel à Bosen. — M. Rod. Reuss, à qui nous devons la publication et la traduction de cette correspondance, très intéressante pour l'objet propre de cette étude, ajoute en note : « Je ne puis que transcrire ici les mots tels que les cite Litzel dans son épître ; il a fait évidemment des coupures dans le texte qui le défigurent, encore que le sens général soit assez facile à saisir ». Cf. *Revue Chrétienne* de mai 1908, p. 433.

(2) Le titre porte bien 1630. C'est une faute d'impression, il faut lire 1530.

(3) Bibliothèque de Francfort.

de Franfort (1); Litzel lui répondit : « Ce n'est pas M. Ritter qui a publié l'édition de 1662; ce n'est qu'en 1674 qu'il a fait paraître la première des éditions qu'on lui doit » (2). Nous verrons en effet, que Jean Balthazar Ritter ne vint à Francfort qu'en 1673. Dans la préface du recueil qu'il publia en 1674, il déclare lui-même être de retour depuis peu de temps, et il signe « Jean Balthazar Ritter, *le jeune* ». C'est que, peut-être, il avait les mêmes prénoms que son père, pasteur dans la même ville, de 1614 à 1683 (3). C'est durant le ministère de ce dernier que parut, en 1662, la troisième édition des cantiques de Barthol, et nous ne pouvons savoir s'il travailla aux quelques cantiques nouveaux qui s'y trouvent, ou si ceux-ci n'étaient pas déjà contenus dans l'édition de 1612.

Le recueil de 1662 contient, en tout, 124 psaumes, hymnes et cantiques.

Viennent d'abord 45 psaumes qui n'ont rien de commun avec les Psaumes de Marot et de Bèze, mais sont traduits de l'allemand. Puis 79 hymnes et cantiques. Sont aussi contenus, à la fin du livre, des extraits des évangiles « pour tous les Dimanches et Fêtes principales de l'année », « Deux meditations sur la Passion de N. S. traduites de celles de Jean Gerhard D. etc. », et enfin « *Le Petit catechisme* de Martin Luther et premierement les cinq points de la Doctrine Chrestienne. »

Tous les cantiques de Barthol sauf un, soit 54, si l'on compte les paraphrases, se retrouvent dans cette édition (4). Il y en a donc 25 nouveaux.

Les cantiques de 1596 sont reproduits presque textuellement, beaucoup plus encore qu'ils ne l'avaient été dans

(1) Cf. Rod REUSS, *Revue chrétienne* de mai 1908.

(2) Cf. *ibid.*

(3) Cf. J. VIÉNOT, *La vie ecclésiastique*, etc., p. 301.

(4) Cf. La table comparée des recueils successifs, p. 92.

l'édition de 1618, (1) pourtant plus près de l'original ; nous l'étudierons plus loin.

Plusieurs des cantiques nouvellement traduits sont tirés de passages bien connus de la Bible : oraison dominicale, « ô mort, où est ton aiguillon ? », « Dieu a tant aimé le monde ». Ils ne sont pas tous de même valeur, tant s'en faut ; il en est qui sont d'un heureux choix et d'une langue acceptable ; par exemple, p. 237 :

« Dieu m'est soulas et reconfort,
Mon espoir et ma vie.
A son vouloir je me tiens fort,
Resister n'ay envie.
Son dire veux :
Car mes cheveux
Il connoist tous en nombre,
Son soin bien veut que rien ne faut,
Il nous tient sous son ombre. »

Il en est d'autres, plus difficiles à goûter, comme le suivant, à l'allure bizarre :

« In dulci júbilo
Chantons joyeux le io
Joye non pareille
Gît in praesepio,
Luisant à merveille
Matris in gremio,
Alpha es et o,
Alpha es et o . . . etc. » 2)

(1) Voir plus loin, page 91.

(2) C'est une chanson populaire qui existait déjà au xiv^e siècle. Elle nous est un échantillon curieux des chants d'écoliers du moyen-âge, mélange de latin et de langue vulgaire. Nous en donnons l'original allemand :

*In dulci júbilo
Nun singet und seydt froh
Unsers Herzens wonne
Liegt in praesepio
Und leuchtet als die Sonne
Matris in gremio
Alpha es et o (bis)*

Les enfants la chantaient, en battant des mains, devant la crèche, lors de la messe de Noël. Cf. ROEHRICH, *Les origines du Choral luthérien*, p. 17.

En 1674, Jean Balthazar Ritter « le jeune » publia un nouveau recueil intitulé :

« Les Saintes Occupations des Ames fidelles, que leur fournissent

I. — Les Cantiques et les Pseaumes de l'Eglise.

II. — Les Evangiles et la Passion de Jésus-Christ.

III. — Le Catechisme et les Confessions de Foy.

IV. — La Liturgie et les Prières.

Recueillies pour l'usage de l'Eglise Françoise, qui est à Francfort-sur-le-Mein, par un de ses Ministres. — Imprimé à Francfort-sur-le-Mein, Chez Balthazar Christoffle Woust, M. DC. LXXIV. » (Grand in-12, avec musique) (1).

Jean Balthazar Ritter, Francfortois d'origine, était fils et petit-fils de théologiens. D'après M. Rod. Reuss, sa famille était en possession de la chaire française dans l'Eglise luthérienne réfugiée de cette ville, depuis plusieurs générations (2). Il vint étudier la théologie à Strasbourg, comme l'avaient fait son père et son grand-père. Envoyé en France par les autorités de la ville de Francfort pour y apprendre la langue française (il nous le dit lui-même dans sa préface), il devint, pendant ce séjour, aumônier de la légation de Suède à Paris. Il quitta cette ville en 1673, pour rentrer à Francfort. L'année suivante, il publiait ce recueil de cantiques.

« La première partie, écrit-il, contient les Cantiques, les Hymnes et les Pseaumes, qui se chantent *pour la plus part* dans nos Eglises d'Allemagne. Ceux qui sont marqués d'une étoile, ne se trouvent point dans le livre ancien, comme étant faits de nouveau. Que si vous y rencontrez quelque proposition hardie, sachez que la Poesie, quoy que Chrétienne, ne s'est jamais soumise à la rigueur des expressions Theologiques. » (3).

(1) Bibliothèque de Francfort.

(2) Cf. Rod. REUSS, *op. cit.*, p. 77.

(3) Préface du recueil de 1674.

Ritter avait raison, et il a fait preuve de beaucoup de goût, dans le choix et la traduction de ses cantiques nouveaux.

Il fait la critique des recueils précédents, mais il fait aussi sa propre critique, et son éloge : Je ne veux « pas soutenir que ce nouveau livre soit tellement achevé et parfait, qu'il ne s'y puisse rien ajouter ou corriger : cette pensée serait trop criminelle. Je me contenteray de dire qu'il est meilleur que l'autre... etc. ». Plus tard, Claudi s'appropriera les mêmes termes pour les appliquer à son recueil.

La première édition des cantiques de Ritter contient 133 hymnes, dont 25 environ sont des psaumes (1). 42 de ces hymnes sont de nouvelles traductions faites par Ritter lui-même. Quant aux autres, il les a empruntés au recueil de 1662 et il n'en laisse subsister que 45 du recueil de Barthol (2).

Dans les emprunts qu'il a faits à l'édition de 1662, Ritter n'a pas épargné les corrections ; elles étaient bien nécessaires. Il supprime les termes vieillis, il allège le style et s'efforce de le rendre plus clair. En voici un exemple :

1662 (p. 223)

« Pourquoi te troubles-tu mon cœur,
Affligé triste et en langueur,
Tout pour ces biens mondains ?
Mets ta fiance en l'Eternel,
Qui tout fait d'un soin paternel.

Il veut avoir de toy le soin :
Connoissant assez ton besoin :
Ciel et terre sont siens.
Mon Pere, mon Seigneur, mon Dieu,
Secourable aux tiens en tout lieu. »

1674 (N^o 119)

« Pourquoi te troubles-tu mon cœur,
Triste, affligé, plein de douleur,
Tout pour ces biens mondains ?
Repose-toy sur l'Eternel,
Qui fait tout d'un soin paternel.

Connoissant assez ton besoin
Il veut avoir de toy bon soin :
Il est maître de tout.
Mon Père, mon Seigneur, mon Dieu,
C'est toy, qui m'aides en tout lieu. »

(1) Ritter a mélangé dans son recueil les cantiques et les psaumes, sans les distinguer les uns des autres ; or, étant donnée l'habitude des auteurs de ce temps d'interpréter chrétiennement les psaumes et d'y ajouter une strophe sur le Christ, la distinction n'est pas toujours facile. C'est par un parallèle avec le recueil de 1662 que nous avons compté 25 psaumes dans celui de Ritter sans être sûr, d'ailleurs, de n'avoir pas fait d'omission.

(2) Cf. la table comparée des recueils successifs, p. 92.

Mais le recueil de Ritter, bien qu'il marque un progrès, laisse encore beaucoup à désirer. Dans le même cantique, la nécessité d'une rime, qu'il ne pouvait peut-être pas trouver, lui fait dire ceci :

« Pour ses biens le riche est enlé,
Mais moy, bien que j'en sois sifflé... »

Parmi les cantiques nouveaux qu'il a traduits, nous relevons celui-ci, que nous donnons comme une moyenne : (N^o 97).

• L'astre du jour quelle splendeur
Répand-il de par le Seigneur,
Plein de grâce et sagesse ?
Fils de David, fils d'Israël,
Mon Roy, mon époux supernel
Me captivant sans cesse,
Très-doux,
Vers tous,
Pacifique
Magnifique
Riche en grâce
Personne ne te surpasse ».

• Rubis et Jaspe flamboyant,
Porte dans mon cœur bien avant
Le feu de ta tendresse,
Pour être membre de ton corps,
Soit quand je veille ou quand je dors
Soit en joye ou tristesse.
Tu lais
Ma paix,
Gratiosa
Cœli rosa,
A mon âme,
Qui d'amour se trouble et pâme. »

Il n'est pas difficile de reconnaître ici le cantique 164 du recueil actuel du pays de Montbéliard. (1)

Dans son nouveau choix, Ritter d'une manière générale a su éviter les cantiques trop récitatifs ou dogmatiques ; ceux qu'il a traduits expriment surtout des *sentiments* chrétiens ; ce sont des hymnes d'adoration à Dieu et au Christ, de confiance, de consolation, ou bien encore de repentance, comme le cantique 14, qui commence ainsi :

« Je sens Seigneur
La pesanteur
Du péché qui m'accable,
Dont m'exemter,
Ou m'assister
Nul homme n'est capable. »

(1) « Quel est cet astre radieux, etc. » *Hymnes et Cantiques à l'usage des Eglises et des familles chrétiennes*, Nancy, Berger-Levrault et C^{ie}, 1895.

Quelques-uns de ces cantiques sont de belles prières.

En 1683, Jean Balthazar Ritter publia lui-même une deuxième édition de ses cantiques. Le titre est le même ; sauf cette mention : « *Seconde édition, Rerue et augmentée de plusieurs prières. Imprimé à Francfort sur le Mein, chez Albert Otto Faber, par Balthazar Christophe Woust M.DC.LXXXIII.* » (1). La préface est, de tous points, la même que dans l'édition de 1674.

Le recueil contient 139 hymnes. On y retrouve, reproduits textuellement, les 133 morceaux de l'édition précédente ; 6 nouveaux cantiques sont ajoutés à la fin.

Voici des fragments de deux d'entre eux :

CANTIQUE 135

« Maintenant se repose
Bête, homme, et toute chose
Aux villes, bois et champs.
Mais toi, mon âme entonne
A qui tout fait et donne
De saints et d'agréables chants. »

C'est une imitation du beau cantique de Paul Gerhard :
Nun ruhen alle Wälder.

(1) Le recueil que nous avons eu entre les mains se trouve à la bibliothèque de Francfort. Il fut celui de Madeleine Sybille, duchesse douairière de Wurtemberg, épouse de Léopold-Frédéric, duc de Montbéliard. Elle avait écrit, sur la première page, cet épigraphe : « Honneur est mon trésor. Et Vertu ma cond... » (la fin du mot est détruite par une tache d'encre). Suit sa signature : « Madelen Sibyll Duchesse Douairière de Wirtemb... »

Elle était fille du duc Jean-Frédéric, sœur d'Eberard III de Wurtemberg. Elle naquit en 1620. Le 27 novembre 1647, elle épousa Léopold-Frédéric, duc de Montbéliard, et fit son entrée solennelle à Montbéliard. En 1663, elle alla occuper le château d'Héricourt restauré. Elle y fut reçue aux acclamations du peuple. Là, elle se livra à l'étude de l'histoire, à la peinture et à la musique. Elle y resta jusqu'en 1677. A cette date elle se retira en Wurtemberg, fuyant devant l'occupation française. En 1687, elle fit encore un court séjour à Montbéliard, et mourut à Stuttgart, le 21 mai 1707, 45 ans après son époux.

« Elle était plus distinguée par la beauté de son âme et son instruction que par ses qualités extérieures ». DUVERNOY, *Ephémérides du Comté de Montbéliard*. Besançon, 1832, p. 188. Voir aussi pp. 205, 284, 412, 431 et 447.

CANTIQUE 437

« O joye infiniment douce,
 Source illustre de clartez,
 Que l'amour jusqu'à nous pousse
 Même en nos adversitez !
 Esprit, Prince et Souverain,
 Qui dans ta puissante main
 Tiens et tiendras tout sans cesse,
 Oy les chants que je t'adresse. »

Au point de vue de la langue, le séjour de Ritter dans le Paris du XVII^e siècle ne lui avait pas été inutile. Il a réalisé un progrès sensible sur l'édition de 1662 qui était pourtant assez récente ; il a fait preuve de goût dans le choix de la traduction de ses nouveaux cantiques ; il n'en eut cependant pas assez pour corriger les fautes de ses devanciers, et supprimer certains cantiques d'un dogmatisme insipide.

Le recueil de Ritter fut plusieurs fois réimprimé ; M. J. Viénot nous apprend qu'il y eut jusqu'à cinq éditions consécutives, « toujours avec des corrections et augmentations considérables, comme il (Ritter) le déclare lui-même dans la *Préface* de l'édition de 1702. Cette édition contenait 187 hymnes et cantiques dont 63 étaient de Ritter lui-même. » (1)

Le ministre Claudin, dans la préface du recueil qu'il publia, en 1740 écrit au sujet de Ritter, qu'il « fit imprimer la cinquième édition de ce livre de Cantiques spirituels, qui furent augmentés de plusieurs Cantiques nouveaux. »

De quelle édition veut-il parler ici ? La cinquième de celles que nous connaissons c'est celle de 1683 (2). Claudin ne se trompe-t-il pas ? Il se peut fort bien qu'une des éditions précédentes lui ait été inconnue, et qu'alors il parle de celle de 1702. Il ajoute : « Après lui feu M. Gueis, Mi-

(1) Cf. J. Viénot, *La vie ecclésiastique etc.*, p. 302.

(2) Voici les dates des 5 premières éditions : 1596, 1612, 1662, 1674 et 1683.

nistre de la même Eglise se donna la peine de faire imprimer la sixième édition, et les membres de cette Eglise se sont servi des travaux de ces deux savans et habiles Ministres, qui se sont acquis un grand mérite et estime, etc... » Quelle est cette 6^e édition ? Serait-ce celle de 1702, composée par Ritter, mais publiée par les soins de ce Gueis ? Ou bien n'est-ce pas plutôt une édition postérieure encore, et qui serait par conséquent la septième ? Or, à la page 333 de son *Histoire du Psautier*, F. Boyet mentionne une édition parue en 1722, et dont voici le titre : « *Cantiques spirituels, hymnes et psaumes qu'on chante la plupart dans les Eglises Luthériennes, traduits de l'Allemand en François, et accommodés aux airs du païs*. 6^e édition, Francfort-sur-le-Mein, Walther, 1722. In-8. » (1)

Ne serait-ce pas précisément celle dont Claudi prétend que Gueis est l'auteur, et qu'il considère comme la sixième édition des cantiques de Francfort ? Ce n'est là qu'une hypothèse. F. Boyet, à la même page, ajoute : « Les mêmes : 7^e édition, Retouchée. Imprimée à Basle par les héritiers de J. Pistorius, 1745. In-12. »

Avant de terminer cette étude des cantiques de Francfort nous avons à parler encore, brièvement, du recueil de Claudi, qui tout en se rattachant aux cantiques de Barthol et de Ritter, contient, lui aussi, de nouveaux cantiques au nombre de 200.

Il renferme 381 hymnes (cantiques et psaumes, que l'auteur mélange les uns aux autres sans les distinguer), puis la liturgie de Francfort et enfin un catéchisme tiré de celui de Luther.

Claudi, alors pasteur luthérien français de Francfort, nous indique lui-même pour quelles raisons il publia ce nouveau recueil. « Comme l'Eglise Allemande, écrit-il, se glorifie d'un heureux changement et augmentation édi-

(1) Cf. F. BOYET, *op. cit.*, p. 333.

fiant de son livre de Cantiques, les membres de cette Eglise François demandèrent semblablement une augmentation des Cantiques François, en quoi je les voulois donc gratifier, principalement parce que le bon débit de la dernière Edition demanda une nouvelle impression » (1).

Nous donnons le titre complet de l'ouvrage, malgré sa longueur :

Heures chrétiennes ou occupationssaintes contenant les Cantiques spirituels et les Pseaumes; Sur les vérités les plus importantes de la Religion chrétienne qu'on chante la plupart dans les Eglises Luthériennes, Nouvelle édition, revue corrigée et augmentée de deux cens Cantiques nouvellement traduits de l'Allemand et accommodez aux airs des originaux. Avec privilège de leur Majesté Impériale et Polonoise. A Francfort-sur-le-Mein. Chez Philippe Henri Hutter, MDCC XL.

Ce recueil, nous l'avons dit, renferme 381 cantiques, dont 200 sont nouveaux. Par ses 200 cantiques nouveaux, il sort un peu de la ligne qui avait été suivie jusque-là ; Claudi a fait, en le publiant, une innovation considérable. Son œuvre se rattache, cependant, aux recueils de Ritter, puisqu'elle en reproduit la plupart des cantiques, et à celui de Barthol dont il reste encore 42 cantiques.

Dans les cantiques qu'il emprunte au recueil de 1683 ou de 1702, Claudi reproduit presque textuellement la forme que leur avait donnée Ritter. C'est à peine s'il fait quelques corrections du genre de celle-ci : au lieu de « mon époux supernel » il écrit « mon Epoux immortel » (2). Ses corrections sont même quelquefois regrettables, sinon inutiles, par exemple, lorsqu'au lieu de :

« Maintenant tout repose
Bête, homme, et toute chose
Aux villes, bois et champs. » (3)

(1) *Préface* du recueil de 1740.

(2) Cantique 128.

(3) Recueil de Ritter, 1683, cantique 135.

il écrit :

Maintenant tout repose
Chaque homme et toute chose, etc. » (1).

Bonsen a dit beaucoup de mal du recueil de Claudi. « Mais quoi ? s'écrie-t-il, dans toutes ces nouvelles traductions on n'entend et ne comprend rien. On n'y trouve ni langage, ni poésie, ni justesse, ni précision, ni rime, ni raison. Tout y est à peu près également brouillé, obscur, irrégulier, rude, désagréable, plat, choquant et barbare » (2). D'autre part, dans sa lettre à Litzel (3), il dit des cantiques de Claudi qu'ils sont « chants absurdes et fort ridicules, *ne quid pejus dicam* ». Mais Bonsen était un dogmaticien intransigeant, indulgent pour lui-même, mais sévère pour quiconque ne partageait pas ses idées, et son plus grand grief contre ses devanciers en matière de cantiques, c'était leur prétendue hétérodoxie ; que n'a-t-il pas dit, en particulier, avec quelque raison d'ailleurs, des cantiques moraves ? Si, sept ans après Claudi, nous le voyons traduire à son tour des cantiques, c'était, comme il l'écrivait lui-même à Litzel (4), « afin qu'on possède au moins deux cents cantiques français honnêtes, composés dans un esprit *orthodoxe* et avec tout le soin qu'on exige aujourd'hui. »

Le jugement de Bonsen est incontestablement injuste. Il n'a cependant pas tout-à-fait tort ; la langue de Claudi est souvent incorrecte, lourde, enchevêtrée, ses vers n'ont, en général, rien de poétique. A côté de beaux cantiques (il y en a dans son recueil), on en trouve comme celui-ci : (cantique 13)

(1) Recueil de Claudi, 1740, cantique 342.

(2) Citation de son *Essai d'hymnologie française*, note 4 ; cf. J. Viénot, *La vie ecclésiastique...*, p. 302. Voir aussi la note 3 de la même page.

(3) Cf. Rod. REESS, *Revue chrétienne* de mai 1908.

(4) Cf. *Ibid.*

« Hosanna cette branche,
De David bénite soit,
Au nom de Dieu notre Roi,
Qui du Ciel vers nous s'épanche ;
Chantez peuplés tout joyeux,
Hosanna dans les Cieux.

Qui fût demandé des Pères,
Jusqu'ici très ardemment,
Croiant son avènement,
S'est présenté comme frère ;
Chantez peuples... etc. »

Nous arrêtons ici l'histoire du rôle qu'a joué le recueil de 1596 dans l'Eglise luthérienne française de Francfort. Jusqu'en 1740, la plupart des cantiques de Barthol ont trouvé place dans les éditions successives publiées dans cette ville.

Sur les 55 cantiques de 1596, le recueil de 1662 en contenait 54 ; ceux de 1674 et 1683, 45 ; et celui de Claudi (1740), 42. Mais peu à peu d'autres cantiques furent ajoutés. Déjà il nous est dit que des additions furent faites en 1612. Le nombre des cantiques va croissant, 124 (en comptant les 45 psaumes) en 1662, 133 en 1674, 139 en 1683, 381 dans le recueil de 1740. Mais dans ce dernier, la proportion des cantiques nouvellement traduits est telle, que les cantiques de Barthol y sont disséminés et s'y perdent.

Continuer à étudier les cantiques de Francfort serait dépasser les origines des cantiques luthériens français, auxquels nous voulons nous borner, et qui se terminent, à Francfort avec le recueil de Claudi.

§ II. — A Montbéliard

C'est à Montbéliard, nous l'avons déjà dit plus haut, que Mathieu Barthol conçut le projet de ses traductions, et même qu'il les composa. Il serait donc surprenant que

son œuvre n'eût laissé aucune trace dans le pays. Cette trace nous l'avons dans le recueil de cantiques publié par l'éditeur Foillet, à Montbéliard, en 1618.

Nous avons vu ce que chantaient les Eglises du pays de Montbéliard au xvr^e siècle : les psaumes du Recueil publié par Calvin à Strasbourg en 1539. Peu de temps après, parut le recueil composé par Clément Marot et Théodore de Bèze ; la première édition en 1541 ; une deuxième en 1543. Le succès en fut rapide dans tous les pays d'Europe. Or le pays de Montbéliard était une porte entre l'Empire allemand et les pays de langue française, en même temps qu'un lieu de refuge pour les protestants français qui s'exilaient. Les psaumes de Marot ne pouvaient tarder à y être connus et introduits ; aussi voyons-nous publier en 1604, par Jacques Foillet, une édition de ces psaumes : « *Les Psaumes de David mis en rime françoise par Cl. Marot et Th. de Bèze, Selon la dernière correction. A Montbéliard, par Jacques Foillet, MDCHII.* » (1).

Cette édition épuisée sans doute, Jacques Foillet (2) en publia une seconde en 1618, en un recueil, auquel il adjoignit un deuxième volume, contenant 76 hymnes évangéliques, traduits de l'allemand, que nous allons étudier. Il déclare, dans la préface, « que le manuscrit original français est parvenu en ses mains ; que ce dernier n'avait encore été vu par personne, ni jamais imprimé. » (3).

Bonsen, avant d'être instruit de son erreur par Litzel, attribuait cette traduction à un certain Nicolas Tau-rellus (4), né à Montbéliard, en 1547, mort en 1606 à Allorf,

(1) Bibliothèque de Stuttgart. Cf. F. BOVET, *op. cit.* p. 271.

(2) Jacques Foillet, de Tarare près de Lyon, fut le premier typographe établi à Montbéliard. Il s'y fixa en 1586 et y mourut en 1619. Avant lui, François Estienne avait en vain essayé de s'y faire recevoir en qualité d'imprimeur.

(3) Cf. DUVERNOY, *Ephémérides du Comté de Montbéliard*, Besançon 1832).

(4) Cf. Lettre de Bonsen à Litzel, Rod. REUSS, *Revue chrétienne* de mai, 1908.

(4) En français : Thourelot.

où depuis 1581 il était professeur et docteur en médecine.

Mais l'étude comparée des recueils de 1596 et de 1618 nous permet d'affirmer qu'ils dérivent du même manuscrit.

Laissant de côté le premier volume de Foillet, qui ne contient que des psaumes, nous ne voulons nous occuper que du deuxième ; nous ferons, non une étude détaillée des cantiques qu'il contient (elle ferait double emploi avec le chapitre précédent), mais seulement une étude rapide de ses divergences avec les cantiques de Barthol.

Le titre du volume est celui-ci : *« Hymnes ou Chansons spirituelles Allemandes et Françaises de D. Mart. Luther et autres Docteurs de l'Eglise : Desquelles la plus part se peut chanter en l'Eglise avec édification. »* A Montbéliard, Par Jacques Foillet. MDCXVIII (1). Il contient 76 hymnes, dont 54 sont communs au recueil de Barthol (2). Seul le cantique 41 de ce dernier (cantique contre le Turc) ne se trouve pas dans l'édition de Foillet.

A part quelques inversions de mots ou quelques changements de termes, la plupart des cantiques sont identiques dans l'un et l'autre recueils. Nous donnons ici un exemple d'un des cantiques les plus différents de forme, encore qu'ils soient très rares.

1596 (n° 20)

« Nous prions l'Esprit saint de grace
Que la foy vraye avoir nous face
Et qu'il nous preserve à l'extremité
Quand il faudra que ce monde soit
quitté.

Kirieleison

Noble clarté, vueilles parroistre,
Pour Christ seul nous fayre co-
gnoistre :
Pour demeurer en luy le vrai Sau-
veur,
Qui nous a mis au pays vrai et seur.

Kirieleison, etc. »

1618 (n° 41)

Nous prions l'Esprit saint de grace
Que la foy ferme avoir nous face,
Nous preservant au violent trespas,
Quand faudra que nous fassions le
pas.

Noble clarté vueille apparoistre
Pour Christ seul nous fayre co-
gnoistre :
Fermes en luy, s'eure guide menant
Les siens au Ciel, au pais perma-
nent, etc. »

(1) Exemplaire unique à la bibliothèque de Montbéliard, n° 8.

(2) Cf. la table comparée des recueils successifs, p. 92.

L'auteur des additions est encore plus dogmatique que Barthol. Ces additions sont, en général, des cantiques sur la conception et circoncision de Jésus-Christ, 2 sur l'ascension, 2 sur les 10 commandements, les articles de foi, les sept paroles du Christ, prière à la Trinité, prière contre le Turc, 2 cantiques des anges, ceux de Siméon et de Zacharie, oraison dominicale, etc. Non seulement un dogmatisme étroit et confus en constitue le fond, mais la forme qui l'exprime est encore souvent banale et sans poésie. Qu'on en juge par cet extrait du cantique 27 :

« O Christ nostre salvation
Qui receuz Circoncision,
Agé de huict jours seulement
Selon l'ancien commandement. »

ou encore, cantique 18 :

« Le los soit partout entonné
De Christ, fils d'une Vierge né,
Des le bout d'où le soleil vient,
Jusqu'à l'autre auquel il parvient.

De ce grand Tout le Createur
Vestit le corps d'un serviteur,
Pour en schair la schair secourir,
Et les siens ne laisser perir. »

C'est à peine si, parmi ces cantiques nouveaux, il en est trois que l'on puisse citer comme étant empreints d'une piété libre et profonde. Nous en donnons des extraits :

CANTIQUE 70

« Je sçay que vit mon Redempteur,
Et seul Sauveur,
Que me hait donc le monde ?
Sans Dieu rien ne me faire peut,
Combien qu'il peut,
Sur sa bonté me fonde.

Quoy que sur moy
 Mon Dieu, mon Roy
 Aye conclud
 Me faire *nid*
 En tuy ma forcée abonde.

Ce recueil resta inutile, en tout cas en ce qui concerne le culte public. Le peuple montbéliardais habitué à ne chanter que des psaumes, peut-être encore assez mal conquis par l'orthodoxie luthérienne rigide, se montra fort longtemps rebelle à l'usage de cantiques dans le culte. On comprend aisément, d'ailleurs, qu'il ait préféré les vers de Marot, à la poésie embarrassée des cantiques qu'on lui présentait. L'histoire de cette résistance dépasse de beaucoup en date la période à laquelle nous nous bornons dans cette étude. C'est elle que nous allons suivre maintenant pendant quelques années.

Les rapports de visites d'Eglise nous fournissent plusieurs renseignements sur ce que l'on chantait longtemps encore après l'apparition du recueil de 1618; ils relatent, entre autres choses, le bon état des livres de paroisse, parmi lesquels sont mentionnés les recueils de psaumes, mais jamais il n'est question de cantiques. Plusieurs paroisses n'avaient même pas de recueils de psaumes. En 1673, on rapporte de tel instituteur qu'il « instruit à lire, écrire, prier Dieu, et réciter le catéchisme et points fondamentaux de la religion, *comme aussi quelques Pseaumes...* » (1).

En 1724 pourtant, dans sa séance du 27 juin, le Conseil ecclésiastique, dans sa majorité, « est d'avis d'introduire la nouvelle version de psaumes et les cantiques *qui se chanteront au choix du ministre* » (2).

(1) *Visites ecclésiastiques*, Année 1673, Archives nationales, K, 2174.

(2) *Protocole des délibérations et résolutions du Conseil ecclésiastique*, Archives nationales, K, 2178.

La même année, le 30 août, paraît une ordonnance ecclésiastique, qui consacre deux paragraphes, l'un au chant dans le culte, l'autre au chant dans l'École. En voici les passages importants :

« Nous voulons, qu'au lieu de l'ancienne version des Psaumes de David, dont on a fait usage jusqu'à présent, on se serve, à la suite, de la nouvelle version reçue dans les autres Eglises françaises protestantes, et que la jeunesse soit exercée à chanter les cantiques les plus édifiants qui pour ce sujet seront traduits en langue française et ensuite introduits dans les Eglises. » (1). Cette ordonnance semble ignorer le recueil de cantiques publié en 1618. Quant au nouveau livre de psaumes dont elle fait mention, c'est la révision faite par les pasteurs et les docteurs de l'Eglise de Genève, sur une révision due à Conrart, des psaumes de Marot et de Bèze. (2)

Dans sa partie consacrée aux écoles, l'ordonnance déclare que « l'École sera toutes les après-dînées ouverte par le chant dévot, tantôt d'un Psaume et tantôt d'un cantique alternativement. et (que) l'on rétablira la coutume interrompue de faire chanter les plus capables en musique. » (3).

Délibérant sur l'application de cette ordonnance, le conseil ecclésiastique décide, le 13 juin 1727, 3 ans après, qu'il « sera donné commission aux ministres Vurpillot, Nigrin, Recteur Duvernoy et Veron de traduire des cantiques allemands en français ; et on s'informerà s'il est vray que la traduction de Ritter ait été corrigée pour en faire venir un exemplaire. » (4) Ne s'agirait-il pas ici du recueil de 1722 mentionné par F. Bovet, et que nous avons

(1) *Ordonnance ecclésiastique* du 30 août 1724, faite par Eberhard Louis, duc de Wurtemberg. Imprimée à Montbéliard en 1726. Archives nationales, K, 2176.

(2) Cf. F. BOVET *op. cit.*, chapitre VIII.

(3) *Ordonnance ecclésiastique*, etc... — Archives nationales, K, 2176.

(4) *Protocole des délibérations*, etc... Archives nationales, K, 2178.

supposé avoir été publié par le ministre Gueis, dont parle Claudi ?

Les choses n'allaient pas vite ; en 1730 le recueil de cantiques attendu n'avait pas encore paru ; car un compte-rendu des pasteurs de Montbéliard, sur la célébration du jubilé de la Confession d'Augsbourg, nous rapporte que « dans l'Eglise française de cette ville, en place des trois sermons ordinaires, il en fut prononcé d'autres sur des textes choisis *accompagnés du chant des Psaumes de David* qui y avaient le plus de rapport. » (1).

Enfin, les psaumes nouveaux parurent en 1732. Le volume a pour titre : *Les Psaumes de David, Mis en vers François, Revûs et approuvz par les Pasteurs et les Professeurs de l'Eglise et de l'Académie de Genève. Nouvelle édition, où la Musique a été très exactement corrigée.* A Montbéliard, chez Jean-Jacques Biber, MDCCXXXII.

Ce recueil contient 150 psaumes suivis immédiatement d'un hymne sur les dix commandements. (2)

Le volume se termine par une collection de cantiques, traduits pour obéir à l'ordonnance de 1724, et introduits, avec les nouveaux psaumes, dans l'usage du culte. Cette collection de cantiques porte le titre que voici : « *Cantiques spirituels Sur les Vérités les plus importantes de la Religion chrétienne et Sur les principaux devoirs du Chrétien, Traduits de l'Allemand et accommodés aux airs des Originaires Pour l'usage et l'édification des Eglises et des Ecoles de la Principauté de Montbéliard.* A Montbéliard, etc.. »

Les auteurs, qui n'ont pas signé, déclarent au prince, dans la préface, que, suivant ses ordonnances « on a travaillé à la traduction et revision de quelques-uns des plus beaux cantiques allemands, pour les joindre à la Nouvelle Edition des Psaumes, que l'on donne au public. En ceci

(1) Archives nationales, K, 2178.

(2) Bibliothèque de Montbéliard n° 7.

l'on croit avoir rendu un agréable service aux âmes fidèles, qui n'aiment pas seulement voir les mystères de la Religion chrétienne enveloppés sous les types, les ombres et les figures de la Loi ancienne, et exprimés en des termes profétiques (*sic*), comme on les remarque dans les Psaumes du Roi Prophète ; mais qui se plaisent particulièrement à les voir développés et mis en tout leur jour, sous la nouvelle Economie. »

C'était la pensée de Bonsen, (1) alors co-recteur du gymnase de Montbéliard. Il l'a longuement exposée dans ses écrits et nous pouvons voir dans cet essai d'introduire l'usage du cantique un effet de son influence. Il y a lieu de croire, au surplus, qu'il travailla à la traduction de ces cantiques. Ceux qui ne sont pas tirés de l'allemand sont peut-être de sa main (2). Quatre d'entre eux, en effet, trouveront place dans le recueil qu'il publiera en 1747.

Les auteurs émettent aussi le vœu qu' « on entende ces Psaumes et ces Cantiques retentir en la bouche des Artisans dans les Villes, et à la campagne dans celle des laboureurs, en place des chansons dissolûes et frivoles... »

Cette petite collection de cantiques est divisée en 4 parties : 1^o les fêtes, 2^o Cantiques « d'Instruction sur les principaux Points de la Religion chrétienne et sur les principaux Devoirs du Chrétien » ; 3^o « Actions de grâces » et cantiques du matin et du soir ; 4^o « Des quatre fins de l'homme. »

Le nombre des cantiques s'y élève à 62 ; 55 viennent de l'allemand, parmi lesquels 25 ne figurent dans aucune des éditions précédentes, (3) 7 cantiques, non signés, ont été composés par des auteurs français (4). 30 cantiques sont

(1) Cf. J. VIÉNOT, *La vie-ecclésiastique...* etc., 2^e partie, ch. VI.

(2) Ils sont au nombre de 7.

(3) Ce sont les n^{os} 1, 6, 7, 8, 10, 19, 23, 24, 25, 26, 27, 33, 34, 36, 38, 41, 42, 44, 47, 49, 52, 56, 59, 60, 62.

(4) Ce sont les n^{os} 3, 5, 11, 13, 14, 15, 46.

empruntés à l'édition de 1683, dont 11 se trouvent déjà dans le recueil de Barthol (1596) (1).

Les cantiques que Ritter avait déjà traduits sont reproduits à peu près textuellement. Voici un exemple des rares divergences qu'on y remarque.

1683 (n° 23)	1732 (n° 22)
« Réjouï-toi, petit troupeau Et banni la tristesse D'un cœur uni d'un chant nouveau Montre ton allaigresse, Pour les dons que Dieu nous a faits, Pour la grandeur de ses bienfaits Dont l'acquis fut pénible. »	« Réjouis-toi, petit troupeau Et banni la tristesse D'un cœur uni d'un chant nouveau Montre ton allégresse, Pour les biens que Dieu nous a faits, Ajoutant à tous ses Bienfaits, Le don de son Fils même. »

Les 7 cantiques composés en français sont relatifs aux fêtes, Noël, Nouvel-an, Pâques, Ascension, Pentecôte et à la Rédemption. Ils témoignent de la préoccupation dogmatique des auteurs. C'est même, parfois, une dogmatique fade et obscure : cantique 13.

« Lorsqu'il porte dès cette terre,
Où du Ciel il était venu,
Dans le céleste sanctuaire
Le sang qu'il avait répandu ;
Avec un plaisir agréable,
Dont se félicite la foi,
On voit le mystère adorable
Du sanctuaire de la Loi. »

De même au cantique 14, nous lisons ces mots relatifs au Christ :

« Des saints anges les légions,
L'accompagnant par millions,
Font sa gendarmerie. » (2)

Pourtant, malgré le dogmatisme très accentué de ce recueil, il constituait un progrès sur son aîné d'un siècle, celui de 1618, grâce aux emprunts faits aux cantiques de Ritter.

(1) Cf. La table comparée des recueils successifs, p. 92.

(2) C'est nous qui soulignons.

Ce nouveau recueil de cantiques ne fut pas plus heureux que le précédent. En 1734, l'imprimeur se plaint; et le 27 octobre, le Conseil ecclésiastique, remarquant que le recueil de psaumes et de cantiques n'a pas encore été mis en usage, « ordonne en conséquence que l'usage et le chant des dits Psaumes de David, suivant la nouvelle version commencent à être pratiqués et observés tant dans les Eglises que dans les Ecoles au nouvel an prochain, auquel effet les Ministres auront soin de l'insinuer de la chaire et les précepteurs à leurs écoliers (1) ». Le même ordre doit être renouvelé par le Conseil en 1737 (2). Comme le recueil de 1618, celui de 1732 tomba dans l'oubli; tout au plus servit-il à l'édification privée. La résistance inerte des Eglises était invincible.

Mentionnons encore un recueil paru en 1740, à Halle, intitulé : « *Cantiques spirituels sur différentes matières édifiantes et chrétiennés, pour l'édification des âmes qui cherchent la réalité du christianisme solide et intérieur*, à Halle, chez Jean-Juste Gebauer, 1740 » (3).

Nouvelle édition en 1755, avec trente des meilleurs psaumes de David, sous ce titre : « *Recueil de psaumes et de Cantiques spirituels*, Halle, 1755, in-8 (4) ».

Les traductions de ce recueil étaient dues au pasteur Nardin de Montbéliard; ces cantiques servirent, sans doute, aux conventicules piétistes qu'il tenait dans sa maison d'Héricourt. Ils furent publiés non par Nardin lui-même, mais par Choffin, originaire de cette localité (5).

Ce recueil sort du cadre de notre étude par son indépen-

(1) Cf. *Protocole des délibérations*, etc., Archives nationales, K, 2177.

(2) Cf. *Ibid.* K, 2178.

(3) Cf. J. VIÉNOT, *op. cit.*, p. 302, note 4.

(4) Cf. *Nachrichten von einer Hallischen Bibliothek*, p. 372; et J. VIÉNOT, *op. cit.*, p. 35, note 1.

(5) Cf. J. VIÉNOT, *op. cit.*, p. 35-40.

dance absolue à l'égard des recueils déjà en usage dans les Eglises luthériennes de langue française.

Voici, en effet, ce que nous en dit Bensen : « Ceux-ci, (les cantiques de Nardin), diffèrent considérablement des recueils francfortois en usage jusqu'ici et sont, en vérité, un peu meilleurs ; mais MM. les traducteurs étaient des artisans qui ne connaissaient guère leur métier, vu qu'on rencontre fréquemment les fautes les plus grossières contre la langue et la prosodie française dans ce petit livre. » (1)

Toutes les tentatives d'introduire l'usage des cantiques à Montbéliard furent donc vaines, et le 28 janvier 1755, 8 ans après qu'il eut fait paraître lui-même son premier recueil, Bensen pouvait écrire à Litzel : *Nescio qua stupiditate, superstitione, inscitia invidiæque*, il est advenu qu'en ce pays on n'a jamais voulu souffrir l'introduction des cantiques évangéliques français. On ne se sert, dans le culte public, que des psaumes qui sont en usage chez les réformés (2) ».

§ 3. — **A Strasbourg** (3)

Nous avons laissé l'histoire des protestants français de Strasbourg au moment où était définitivement supprimé, dans cette ville ou plutôt dans les environs, le culte réformé français que Calvin y avait fondé en 1538. Cinq ans avant cette suppression, en 1680, un culte luthérien de langue française fut institué, qui devait le remplacer.

Déjà en 1661, il y avait eu une tentative de créer à Strasbourg ce qui existait à Francfort depuis 1596.

De tous temps, en effet, il y avait eu à Strasbourg des

(1) Lettre à Litzel, Rod. REUSS, *Revue chrétienne* de mai 1908.

(2) Cf. Rod. REUSS, *Revue chrétienne* de mai 1908.

(3) Nous empruntons toutes nos données sur la fondation du culte luthérien à la brochure déjà citée de M. Rod. REUSS, *Notes pour servir à l'histoire, etc.*, ch. IV.

réfugiés français et nous avons vu, brièvement il est vrai, tout ce que firent les autorités luthériennes de cette ville pour les plier sous le joug dogmatique de l'orthodoxie régnante. De plus, la langue française du xvii^e siècle, devenue célèbre, jouissait d'un grand prestige à Strasbourg comme partout. Ce fut en 1680 que ce projet fut réalisé. Le premier temple fut celui de Saint-Thomas ; le culte s'y célébrait au début tous les 15 jours, le jeudi à 9 heures du matin ; puis six mois plus tard, le mercredi à 10 heures.

La création de ce culte n'est pas une conséquence de l'annexion de Strasbourg au royaume de France ; elle est l'œuvre spontanée du Magistrat, car elle eut lieu près de 18 mois avant la capitulation de la ville.

Le premier ministre de cette communauté française fut Luc Sébastien Ritter (1), originaire de Francfort. Il était le frère de Jean Balthazar Ritter, l'auteur des éditions dont nous avons parlé. Il avait fait ses études classiques à Francfort, puis sa théologie à Strasbourg. Il se rendit ensuite à Paris, où il s'exerça dans la prédication allemande et française. Enfin, il revint à Strasbourg où, en 1680, il fut choisi comme prédicateur luthérien de langue française.

Le culte ne tarda pas à devenir hebdomadaire et l'on adjoignit à Ritter un Montbéliardais, Wild (2).

En 1692, Ritter fut nommé pasteur titulaire à l'Eglise allemande de St-Nicolas et il mourut dans cette fonction le 19 janvier 1709.

Wild fut son successeur à l'Eglise française de Saint-Thomas dont il fut pasteur jusqu'à sa mort. En 1716, on lui avait donné comme coadjuteur, Georges

(1) Cf. Rod. REUSS *op. cit.*, p. 77. — M. J. Viénot, comme aussi Litzel et Bonsen, donne, au lieu de Luc-Sébastien, Luc-Balthazar.

Cf. J. Viénot, *op. cit.*, p. 302, et *Revue chrétienne* de mai 1908.

(2) Cf. Rod. REUSS, *op. cit.*, p. 81.

Adam Nigrinus, peut-être originaire de Montbéliard (1).

En 1726, le culte français se célébrait, non plus à Saint-Thomas, mais à Saint-Nicolas. Nigrinus quitta Strasbourg et fut remplacé auprès de Wild, alors âgé, par un Strasbourgeois, Jean-Jacques Walther (2).

À la mort de Wild, il devint titulaire ; mais il mourut le 13 mars 1733. Nigrinus fut rappelé. Il meurt à son tour le 18 janvier 1742. Son successeur, Jean-Philippe Reinbold, meurt également deux ans après, le 13 janvier 1744. Ce n'est que quelques mois plus tard que fut nommé pasteur Jean-Michel Ott, jeune magister de la Robertsau, sous le ministère duquel furent publiés, à Strasbourg, en 1747, les premiers cantiques de Bensen (3).

Avant de voir quels furent les cantiques en usage dans cette nouvelle communauté française, rappelons brièvement quelle était son organisation.

Ce n'était pas une paroisse proprement dite. Le prédicateur français n'était pas davantage un pasteur. Il était sous l'autorité, non du Directoire évangélique, mais des scolarkes universitaires. Comme à Francfort et à Stuttgart, les Français devaient s'adresser, pour les actes extraordinaires du culte, aux pasteurs allemands (4). Le culte consistait uniquement en prières, en chants et en prêches, et les chants relatifs au baptême ou à la Sainte-Cène, que l'on trouve dans les recueils de cantiques usités à cette époque, servaient seulement à l'édification des fidèles français pendant le culte allemand (5).

Que chantait-on dans ce culte luthérien jusqu'en 1747 ? « A Strasbourg, dit M. Viénot (6), l'Eglise française se ser-

(1) Cf. Rod. REUSS, *op. cit.*, p. 83.

(2) Cf. *Ibid.*, p. 83.

(3) Cf. *Ibid.*, p. 91.

(4) Cf. *Ibid.*, p. 93.

(5) Cf. *Ibid.*, p. 94.

(6) Cf. J. VIÉNOT, *op. cit.*, p. 392. Voir aussi la lettre de Litzel à Bensen.

vait, depuis 1680, d'un recueil de 79 cantiques que Luc-Balthazar Ritter, pasteur de cette Eglise, avait extraits des *Hymnaires* français de Francfort. » En 1723, on avait fait réimprimer cette petite collection sous le titre : « *Livre de cantiques spirituels qu'on chante dans l'Eglise française luthérienne de Saint-Thomas à Strasbourg, traduits de l'allemand en français, et accommodés aux airs du País, avec quelques prières à la fin.* Deuxième édition, augmentée considérablement. Strasbourg 1723. » (1). On l'augmenta de 23 cantiques tirés de l'allemand et du psaume 138, emprunté au psautier de Genève.

Bonsen, indiquant à Litzel le nombre de cantiques contenus dans la 1^{re} édition, donne 69 et non 79. Il dit, en effet, au sujet de l'édition de 1723 (2) : « Ce sont MM. les pasteurs David Wild, actuellement défunt, et George Adam Nigrinus qui l'ont préparée ensemble ; chacun d'eux y a introduit une demi-douzaine de cantiques nouvellement traduits et à peu près autant empruntés ailleurs (3), et ils les ont ajoutés aux 69 cantiques contenus dans la 1^{re} édition de Strasbourg, de manière que leur édition comptât 95 cantiques, sans que cependant personne puisse présenter les chants de leur recueil comme des pièces bien élaborées et ciselées. »

Nous n'avons pu nous procurer ces recueils et nous en ignorons le titre. Mais les renseignements qui nous sont donnés sur eux suffisent pour établir que ces deux premiers recueils se rattachent, eux aussi, aux cantiques de Barthol.

Avec eux, nous terminons l'étude du premier recueil de cantiques luthériens français et de ses transformations

(1) Cf. *Le chant dans l'Eglise luthérienne de Paris*, par A. WEBER, dans le *Témoignage* du 6 déc. 1907.

(2) Cf. Rod. REUSS, *Revue chrétienne* de mai 1908.

(3) Sans doute aux cantiques de Ritter de Francfort.

successives ; et nous avons pu voir que, quels qu'aient été les emprunts qu'on lui a faits, la dogmatique des cantiques s'est adoucie peu à peu.

Une nouvelle famille de cantiques va faire son apparition ; Bensen, par son recueil de 1747, en est le premier auteur. C'est cette nouvelle collection que nous allons étudier sommairement dans un dernier chapitre, principalement dans ses rapports avec tous les recueils que nous avons vus jusqu'ici.

CHAPITRE IV

Les cantiques de Bosen et leur histoire 1).

(Rapports de ce recueil avec les précédents. Son rôle à Strasbourg, Paris, et Montbéliard).

Nous avons vu de quelle manière décourageante les églises du pays de Montbéliard répondaient aux efforts de ceux qui voulaient y introduire le chant des cantiques. Cette innovation ne manquait pas, pourtant, de partisans aussi convaincus qu'influents ; nous avons vu les tentatives des princes et du conseil ecclésiastique. Mais la réforme du chant allait trouver son meilleur champion dans le surintendant Bosen dont nous avons eu déjà l'occasion de parler. Il ne s'est pas borné à traduire beaucoup de cantiques allemands ; il a aussi consacré à la critique des psaumes et à la théorie du chant en général des articles de journaux (2), des notes (3), des traités (4) et plusieurs lettres (5).

(1) Nous ne faisons que résumer les travaux de M. J. Viénot sur le chant sacré (Cf. *La Vie ecclésiastique*, etc., 2^e partie, Ch. VI-VII), en y ajoutant les rapports des cantiques de Bosen avec ceux de Barthol et de Ritter.

(2) L'article paru dans le *Journal helvétique*, en 1753, est peut-être de lui. Cf. J. VIÉNOT, *op. cit.*, p. 291.

(3) *Réflexions de Philalèthe sur la matière du chant qui a été traitée dans les journaux helvétiques des mois de juillet et septembre 1753*. Cf. J. VIÉNOT, *op. cit.*, p. 292.

(4) *Quelques pensées et réflexions ascétiques sur la matière de la prière et du chant*. — *Essai d'Hymnaire françois*. Cf. J. VIÉNOT, *op. cit.*, pp. 293 et ss.

(5) Lettre de Bosen à Litzel, du 25 janvier 1753, à laquelle nous avons déjà fait plus d'un emprunt et qui résume l'histoire du cantique luthérien français jusqu'en 1743.

Bonsen pensait que les psaumes appartiennent « à l'ancienne économie », qu'on n'y trouve « ni les mystères et les vérités que les chrétiens ont à croire, ni les devoirs qu'ils ont à remplir, ni les espérances qu'ils ont à concevoir après cette vie assez clairement et assez distinctement proposées et développées pour y avoir besoin et pour y trouver de quoi se soutenir et se consoler dans les disgrâces et les épreuves à quoi l'on peut être exposé dans ce monde (1). » Aussi verrons-nous Bonsen faire débiter son recueil de 1747 par un cantique nettement chrétien :

« Chrétien, peuple fidèle,
Votre Roi vient du Ciel ;
Recevez avec zèle
Ce doux Emmanuel. »

Bonsen (2), né à Montbéliard le 17 août 1699, était fils d'un Allemand et d'une Française (3). Après de bonnes études classiques au gymnase de Montbéliard, il alla étudier à Strasbourg la philosophie, les langues et la théologie. Il dut même y exercer les fonctions de vicaire, de 1723 à 1726, auprès du vieux pasteur Wild, en même temps que Nigrinus. En 1727, il fut appelé à Montbéliard pour exercer les fonctions de co-recteur du collège. Il y vint le 12 mars 1728, puis fut nommé recteur le 8 décembre 1733. Il fit preuve dans cette fonction d'une grande activité qui fait de lui un homme d'une haute valeur, quelles qu'aient pu être ses idées. Il resta recteur du Collège jusqu'en 1769, année où il fut nommé surintendant ecclésiastique. Il mourut le 16 février 1788. Bonsen représente les idées strictement luthériennes du temps. « Les hommes, les idées et les choses changent et passent devant lui... et il reste le même, solidement ancré à la Confession d'Augs-

(1) Citations de Bonsen ; cf. J. VIÉNOT, *La vie ecclésiastique*, etc., pp. 292-301.

(2) Sur la vie de Bonsen, voir J. VIÉNOT, *ibid.*, 4^{re} partie, ch. V-IX.

(3) Cf. J. VIÉNOT, *ibid.*, p. 69.

bourg (1). » Il exerça une grande influence à Montbéliard, et fut mêlé à tout. C'était un théologien étroit qui a lutté avec ténacité et même avec un acharnement passionné contre tous ceux qui ne partageaient pas ses idées (2); mais « Bonsen avait aussi servi fidèlement son Eglise, selon sa conscience et selon son pouvoir. » (3).

Tel est l'homme qui publia, en 1747, un nouveau recueil de cantiques intitulé : « *Nouvelle édition des cantiques spirituels accommodés aux airs mélodieux des originaux allemands et des Psaumes de David, avec la musique. Traduction nouvelle, revue et approuvée par les Docteurs et les Professeurs en théologie de l'Université de Strasbourg, Imprimée avec permission des Supérieurs de Strasbourg, chez Jean Beck, sur la Place du Collège. MDCCXLVII.* » La raison qu'il a donnée de cette publication, c'est la mauvaise opinion qu'il avait des œuvres de tous ses devanciers. Il écrivait par exemple à Litzel le 28 janvier 1755 (4) :

« Dans le culte privé et domestique, la clique prétentieuse des soi-disant Frères moraves, qui se sont passablement développés dans nos contrées depuis 1744, a eu l'audace d'introduire les cantiques stupides, ridicules et hétérodoxes, parus en 1743 sous le titre : *Recueil de cantiques traduits de l'allemand* et souvent réimprimés depuis (5) ».

« Ayant pris connaissance, vers la même époque, de ces cantiques fantastiques de Zinzendorf et du recueil de chants français publié à Francfort, en 1740, par M. Claudi, chants absurdes et fort ridicules, *ne quid pejus dicam*, j'ai été fort étonné (par cette lecture) et j'ai senti s'éveiller en moi un zèle ardent pour agir de façon à ce que mes

(1) Cf. J. VIÉNOT, *op. cit.*, p. 68.

(2) Voir sa lutte contre les Moraves : J. VIÉNOT, *op. cit.*, 1^{re} partie, ch. VIII.

(3) Cf. J. VIÉNOT, *op. cit.*, p. 131.

(4) Cf. Rod REUSS. *Revue chrétienne* de mai 1908.

(5) Seconde édition, à Bâle, chez les Héritiers de Jean Pistorius..MDCCXLVII.

coreligionnaires eussent aussi quelque recueil *in materia hymnica gallica* dont ils puissent tirer édification et profit. »

Le manuscrit de Bosen, terminé déjà en 1743, ne fut imprimé qu'en 1747, grâce aux Strasbourgeois qui, désireux de renouveler leur recueil de cantiques, lui demandèrent son œuvre pour l'examiner et la publier (1).

Ce recueil se divise en trois parties :

1^{re} Année chrétienne, « sur les mystères de la Religion et pour les principales solennités des Chrétiens » ; 2^o Journée chrétienne, destinée à nourrir la piété particulière ; 3^o Cantiques de préparation à la mort.

Bosen avait voulu faire un livre pratique en même temps que strictement luthérien.

Aussi se montra-t-il très indépendant vis-à-vis de ceux qui l'avaient devancé.

Son ouvrage comprend 132 hymnes et cantiques ; 140 sont traduits de l'allemand et 12 composés par des auteurs français (2). Sur les 140 cantiques traduits de l'allemand, 101 sont communs avec le recueil de Claudi, et parmi ces derniers, 36 se trouvent également traduits dans les cantiques de Ritter (1685) et 18 dans le recueil de 1596 (3).

Pour donner une idée des 12 cantiques composés en français, dont Bosen est peut-être l'auteur, nous reproduisons, en partie, le cantique 34 :

« Chantons dans ces jours pleins d'éclat,
D'un accent doux et délicat,
La puissance infinie
Du glorieux chef des Chrétiens,
Qui de la mort rompt les liens.
En Prince de la vie

(1) Voir la correspondance de Michel Ott, pasteur à Strasbourg, avec Bosen, J. VIÉNOT, *op. cit.*, pp. 308 et ss.

(2) Ce sont les n^{os} 7, 12, 16, 29, 34, 40, 44, 48, 53, 61, 92, 119.
4 d'entre eux se trouvaient déjà dans le recueil de 1732.

(3) Voir la table comparée des recueils successifs, p. 92.

En vain
Ton sein
Qui l'enserre,
Veut, ô Terre !
Qu'il succombe,
Et demeure dans la tombe ».

On reconnaît aisément le n° 180 du Recueil usité aujourd'hui dans les églises du pays de Montbéliard. Bosen a-t-il travaillé sur des traductions déjà faites, celles de Ritter et de Claudi, par exemple, avec lesquelles son recueil a, en commun, le choix de nombreux cantiques ? Il a dit trop de mal de ces deux traducteurs pour songer à utiliser leurs recueils ; ses traductions diffèrent, d'ailleurs aussi bien de celles de Ritter que de celles de Claudi. Il n'a de commun avec eux que les originaux allemands qu'ils ont traduits. C'est sur ces derniers qu'il a dû travailler.

Le choix qu'il a su faire réalisait un progrès sur les recueils antérieurs. Comme Ritter, il s'est efforcé d'exprimer dans son recueil des sentiments chrétiens. Sans doute, il n'a pu se défaire entièrement de son dogmatisme qui lui était cher (1).

Mais il dépasse pourtant Ritter en ce fait que, par dogmatisme peut-être, il a évité plusieurs cantiques de mauvais goût, déjà traduits. Ritter avait gardé presque tous ceux que lui léguait la tradition de son église de Francfort ; Bosen, au contraire, s'est montré libre à l'égard de ses prédécesseurs, et nous avons vu, d'ailleurs, qu'il ne leur ménage pas les critiques.

Pour qu'on se rende bien compte des divergences de traduction relatives aux mêmes cantiques, dans les éditions successives, nous donnons à la fin de cette étude (2), le

(1) Voir à ce sujet : J. VIÉNOT, *op. cit.*, 2^e part., ch. VII.

(2) Cf. page 93.

tableau comparatif d'un des cantiques qui leur sont communs à toutes.

On peut juger par là de la correction que Bensen s'efforça d'apporter dans l'œuvre qu'il entreprenait. Il avait beaucoup critiqué ses devanciers, et il faut reconnaître qu'il fit un sérieux effort pour mettre au jour une œuvre meilleure.

Mais, si bonnes que soient, en général, ses corrections, elles sont cependant trop souvent encore imparfaites ; Bensen a laissé passer plus d'une faute de goût et de style (1). On peut même dire qu'il lui arrive, en voulant rester indépendant, d'être au-dessous de ce qui avait déjà été fait ; le cantique 39 de Barthol disait :

« Grandes sont mes iniquitez,
J'en ay grande tristesse. »

et Bensen exprime ainsi la même idée :

« Tant de péchés, que j'ai commis,
Navrent ma conscience. » (Cant. 80).

Bien qu'il ait su éviter, en général, de faire de la dogmatique dans ses cantiques, il a semé ça et là des idées abstraites comme celles-ci :

« O fils du Dieu suprême !
Eternel, incréé ;
Dès avant le tems même
De ton père engendré. . . . »
.....
« En foible homme, sans père
D'une vierge le fils,
Par un profond Mystère,
Dans le tems tu nâquis. . . » (Cant. 3).

Et pourtant, si dépourvu qu'il soit parfois d'inspiration

(1). Cf. J. VIGNOR, *op. cit.*, I^{re} part., ch. VII.

poétique et de goût, son recueil ne manque pas de sentiments élevés et pieux que n'atteignent même pas plusieurs de nos cantiques actuels :

« Quand des hommes la haine
 Poussée au plus haut point
 Contre moi se déchaine,
 Je ne succombe point ;
 Car je sais que le Bras
 Du Dieu, que je révère,
 Au fort de la misère,
 Affermira mes pas,

 En lui je me confie
 Dans mes plus grands malheurs,
 Car sa grâce infinie
 Peut calmer mes douleurs.. etc. » (Cant. 122)

En 1754, 7 ans après la première édition des cantiques spirituels, Stouber écrivit de Strasbourg à Bonsen pour lui soumettre quelques traductions qu'il avait faites lui-même et lui en demander de nouvelles, destinées à une seconde édition projetée. Ott lui écrivit à son tour, et le 30 novembre 1755, Bonsen envoyait son cahier de cantiques nouveaux (1).

La même année, il écrivait précisément à Litzel : « J'ai déjà réuni un supplément de trente des plus beaux cantiques évangéliques que j'ai traduits en français et j'ai l'intention d'y ajouter encore une vingtaine d'autres... » (2). Bonsen resta deux ans sans entendre parler de son manuscrit qu'il avait envoyé. Dans cet intervalle de temps, les autorités ecclésiastiques de Strasbourg se mirent en rapport avec le professeur et pasteur Frédéric-Charles Baer, aumônier de l'ambassade de Suède à Paris. Elles lui confièrent la révision de l'édition de 1747, ainsi que des

(1) Cf. J. VIÉNOT, *op. cit.*, p. 324.

(2) Cf. Rod. REUSS, *Revue chrétienne* de mai 1908.

nouvelles traductions de Bensen. Celui-ci ne l'apprit qu'au moment même de la publication. On devine sa fureur ; il traita la nouvelle édition d'ouvrage « bariolé », plein de bévues », de « germanismes » (1).

Elle parut en 1758 sous ce titre : « *Cantiques spirituels, traduits la plupart de l'allemand, à l'usage des Eglises protestantes de la confession d'Augsbourg*. Nouvelle édition revue, corrigée et augmentée. Avec permission des supérieurs, à Strasbourg, chez Eugène Schmidt, sur la place du Collège, 1758 ».

Elle contient deux cents cantiques, en grande partie traduits de l'allemand, d'auteurs inconnus. Le fond du recueil est de Bensen. « A vrai dire, écrit M. J. Viénot (2), les réviseurs de Bensen, en supprimant le mauvais, en faisant disparaître les taches trop frappantes, ont sauvé son œuvre de l'oubli. » D'autres éditions de ce recueil parurent encore en 1778 et 1787. Le pasteur Baer fait imprimer le recueil de 1758 pour l'usage de la chapelle royale de Suède à Paris, en lui donnant ce titre : « *Hymnes, Psaumes et Cantiques spirituels, à l'usage de la chapelle royale de Suède à Paris*. A Strasbourg, chez Conrad Schmidt, 1758, in-12 (3) ». Ce fut le livre dont se servirent les Luthériens de Paris jusqu'en l'année 1800.

En cette année parut un nouveau recueil intitulé : « *Recueils de cantiques à l'usage des protestants de la Confession d'Augsbourg* », dont l'auteur est le chapelain de l'ambassade, Gambs (4).

Dans la collection publiée à Paris en 1819 par deux pasteurs luthériens, Boissard et Goepp, et intitulée :

(1) Cf. J. VIÉNOT, *op. cit.*, p. 326.

(2) Cf. *Ibid.*, p. 327.

(3) Cf. F. BOVER, *op. cit.*, p. 289 et dans le *Témoignage* du 6 déc. 1937 l'article de M. A. WEBER.

(4) Voir le même article précité.

« *Recueil de cantiques à l'usage des chrétiens évangéliques, par MM. les Pasteurs de l'église de la Confession d'Augsbourg à Paris* » (1), nous retrouvons 12 des cantiques de Bensen (2).

Il y eut deux éditions subséquentes de ce recueil, en 1826 et 1836.

A Strasbourg fut publié, en 1841, un recueil de « *Psaumes et cantiques pour servir à l'édification publique et particulière*. Strasbourg, veuve Levrault, 1841, in-12. Sans musique ». L'auteur de cet ouvrage est Ch. Cuvier, professeur à Strasbourg. Une 2^e édition in-18 parut en 1846 (3).

C'est la première de ces éditions qui servit de base au recueil publié à Paris en 1846 (4).

Il y eut plusieurs réimpressions : en 1857 (cette édition comprend 29 cantiques (5) empruntés à Bensen, puis la dernière en 1876, qui resta en usage jusqu'à la publication du dernier recueil des Luthériens de Paris en 1908.

Tel fut le sort des cantiques de Bensen jusqu'à nos jours, à Strasbourg et à Paris. Son œuvre rénovatrice n'avait donc pas été inutile.

A Montbéliard, les cantiques de Bensen n'eurent aucun succès. En 1773, on ne chantait toujours que les Psaumes, car Bensen, alors surintendant, demandait, dans un rapport de visites d'églises, qu'on introduisit des « Cantiques spirituels au lieu des Psaumes de David ». Le conseil ecclésiastique répondit : « Les Psaumes seront conservés » (6).

En 1774 pourtant, on fit une nouvelle édition des *Psau-*

(1) Voir le n° suivant du *Témoignage*.

(2) Ce sont les n^{os} 44, 54, 55, 58, 61, 62, 70, 131, 134, 149, 195, 232. Cf. J. VIÉNOT, *op. cit.*, p. 328, note 1.

(3) F. BOVER, *op. cit.*, p. 294.

(4) Cf. le *Témoignage* du 13 déc. 1907.

(5) Ce sont les n^{os} 5, 11, 28, 38, 41, 52, 53, 59, 71, 72, 74, 82, 113, 114, 135, 174, 175, 177, 188, 230, 233, 304, 311, 312, 313, 314, 346, 351, 355. Cf. J. VIÉNOT, *op. cit.*, p. 328, note 4.

(6) *Rapport des visites ecclés.*, 1773; Archives nationales, K., 2177.

mes de David et Bosen fit ajouter au volume sept cantiques dont les cinq premiers au moins sont de lui (1). Ces cantiques, d'ailleurs, passèrent sans doute inaperçus. Ce n'était, en tout cas, qu'un premier pas vers ce que voulait Bosen. Le 8 octobre 1784, le conseil de régence « charge le surintendant-adjoint Duvernoy, le premier ministre de l'église Saint-Martin, Duvernoy, et le premier ministre de l'église du Faubourg, Piquet, de travailler de concert à un choix de cantiques spirituels composés par les meilleurs auteurs pour en faire un recueil pour l'usage des Eglises de ce Pais » (2). Leur travail terminé, ces ministres le présentèrent le 12 mars 1787 au prince pour qu'il fût examiné avant d'être imprimé.

Le prince Frédéric-Eugène lut leur manuscrit, et il déclare : « J'ai trouvé fort beaux les cantiques qu'il contient et je pense avec d'autant plus de raison qu'on pourrait les introduire dans les Eglises de ce Pays, qu'ils sont presque tous traduits de ceux que l'on chante dans les églises de Wurtemberg, dont le souverain est le même que celui de Montbéliard » (3).

Le Conseiller Rossel fut chargé d'examiner le manuscrit avant l'impression. Il n'en était qu'à la moitié, lorsque Frédéric-Eugène communiqua au Conseil ecclésiastique le recueil paru à Strasbourg en 1778, qu'on lui avait envoyé sur sa demande. Rossel fut également chargé d'examiner ce recueil, et le 18 mai de cette année 1787, il présenta son rapport.

« La plupart des cantiques nouveaux présentés, dit-il, ... et que j'ai vus jusqu'à présent, m'ont paru assez dignes d'approbation, moyennant les petits changements que j'ai proposés.... » (4). Il pense qu'il vaudra mieux, à

(1) Cf. J. Viénot, *op. cit.*, p. 328, note 2.

(2) Archives nationales, K., 2177.

(3) *Ibid.*

(4) *Ibid.*

moins de manque d'argent, faire imprimer le manuscrit présenté, enrichi de quelques beaux cantiques du recueil de Strasbourg, que de faire venir plusieurs exemplaires de ce dernier, bien que les cantiques en soient « purs », « orthodoxes et conformes aux dogmes de notre Religion, etc. ».

Mais ce qui nous intéresse davantage, c'est l'opinion de Rossel sur l'introduction de cantiques destinés à remplacer les psaumes.

Parlant de la publication de cantiques, il dit : « Je n'en vois guère la nécessité, sinon pour les fêtes chrétiennes : En effet, l'origine, le caractère et la canonicité des psaumes ne devraient-ils pas en faire continuer parmi nous l'usage commencé depuis deux siècles, vu principalement que l'on en trouve d'applicables à chaque objet et matière de notre religion, et qu'aucun ministre, doué d'un judicieux discernement comme on doit le présumer, n'en choisira sans doute jamais qui ne puissent convenir à nos circonstances... »

« Si l'on juge que les nouveaux cantiques... méritent qu'on en autorise l'usage public dans nos églises, ne sera-t-il pas à craindre que la nouveauté de leurs mélodies, pour le chantre, l'organiste et les paroissiens, ne les leur rende si difficiles à apprendre, qu'il résulte de cette innovation une cacophonie scandaleuse et toujours trop durable ? »

Nous avons ici un écho de ce que devaient penser beaucoup de Montbéliardais jusqu'à cette époque rapprochée de la nôtre. Nous ne savons si le recueil en question fut publié ; on n'en trouve nulle trace ; en tout cas il ne fut pas plus usité que les précédents. Nous avons eu beau chercher dans les rapports de visites ecclésiastiques, nous n'avons vu mentionnés parmi les livres de paroisse, que des « Psautiers » (1).

(1) *Visites ecclésiastiques*, 1783-1789. Archives nationales, K., 2176.

Bonsen n'eut pas la joie de voir sa tentative de réforme dans le culte aboutir, et ses idées ne devaient triompher que plus tard dans le recueil publié en 1847 à Montbéliard, intitulé : « *Nouveaux choix de psaumes et de cantiques revus et corrigés, à l'usage des églises, des écoles et des familles de l'inspection de Montbéliard*, Montbéliard, Deckerr, 1847, in-8, musique » (1), où se retrouvent une quinzaine de cantiques empruntés à Bonsen (2).

Bonsen était mort depuis 1788.

(1) Cf. F. BOYER, *op. cit.*, p. 293.

(2) Ce sont les n^{os} 27, 38, 60, 112, 144, 164, 174, 179, 180, 186, 190, 202, 244, 249, 267, 268. Cf. J. VIÉNOT, *op. cit.*, p. 328, note 3.

APPENDICE

Le choral allemand et les sources où puisèrent les premiers traducteurs français.

Dans tout hymne, le texte est inséparable de la musique ; ils se complètent l'un l'autre ; la poésie soutient le chant, le chant enrichit la poésie. Tantôt on composait des paroles pour les adapter à des mélodies préexistantes qu'on utilisait avec ou sans retouches ; tantôt on procédait inversement : on composait un air pour des paroles connues. La première méthode fut la plus fréquente, et cela est vrai, en particulier, des chants que la Réforme luthérienne introduisit dans son culte.

En ce qui concerne les cantiques que nous avons étudiés, nous avons déjà dit dans notre introduction qu'ils se chantaient sur les mélodies des cantiques allemands dont ils étaient une traduction. Il ne faut pas s'étonner, par conséquent, d'y rencontrer peu de souffle poétique dans le fond et beaucoup d'imperfections dans la forme. Comment l'inspiration pourrait-elle avoir libre cours dans une traduction ? Une imitation n'aura jamais la valeur ni la saveur de l'œuvre originale. Quand il s'agit de la traduction d'un cantique dont on veut utiliser la mélodie, il semble que les difficultés augmentent encore, puisqu'on ne peut disposer que d'un certain nombre de syllabes pour exprimer une pensée. Voilà pourquoi les traductions de cantiques eurent souvent le défaut d'être serviles et littérales à l'excès. C'est pour cette raison également qu'il ne faut pas,

pour juger de l'influence que ces chants ont exercée, apprécier séparément les paroles et la musique.

M. A. Weber écrit, en parlant de ces premiers recueils d'hymnes luthériens français : « Le texte, quelque défectueux qu'il fût, était soutenu et sauvé par les belles mélodies auxquelles il était adapté. » (1).

C'est pourquoi, si peu spéciales qu'aient été ces dernières à nos cantiques, nous ne pouvons terminer cette étude sans donner quelques brèves indications sur le choral luthérien au xvi^e siècle, ou plutôt sur ses origines; nous serons amenés à traiter en même temps une question que nous avons laissée de côté jusqu'ici : les sources de nos cantiques (2).

Les trois premiers recueils de cantiques allemands pa-

(1) Cf. *le Témoignage* du 6 déc. 1907.

(2) Nous ne faisons ici que résumer l'étude de M. ROEHRICH sur *les Origines du Choral luthérien*, Paris, Fischbacher, 1906. Pour plus de détails, nous indiquons, outre la brochure de M. Röhrich, les ouvrages suivants :

DOUEN, *Clément Marot et le Psautier huguenot*, Paris, 1 78-79.

J.-J. HERZOG, *Realencyclopädie für protestantische Theologie und Kirche*, B. — 3^e édition, Leipzig, 1901.

Tome X, art. *Kirchenlied I*, in der alten Kirche Deutsche Uebersetzungen...; Art. *Kirchenlied II*, lateinisches im Mittelalter; *Kirchenlied III*, deutsches. Art. *Kirchenmusik* : Der liturgische Gesang : A. — Der Choral; B. — Das evangelische Kirchenlied; der Kunstgesang.

Tome XI. Art. *Litanei*; die *Litanei* in den Reformationskirchen; Art. *Liturgie*; Art. *Luther*.

C. V. WINTERFELD. *Der evang. Kirchengesang*, Leipzig (1843-47).

P. WÄKERNAGEL, *Dr M. Luthers geistliche Lieder mit den zu seinen Lebzeiten gebräuchlichen Singweisen*, Stuttgart, 1848.

E. E. KOCH. *Geschichte des Kirchenliedes und des Kirchengesanges*, etc., Stuttgart (1852-53).

K. SEYERIN MEISTER, *Das katolische deutsche Kirchenlied und seine Singweisen*, Freiburg in Br., 1862.

ZAHN, *Vierstimmiges Melodienbuch zum Gesangbuch der evang. luth. K. in Baiern*, 21^e éd., Erlangen, 1906.

La bibliographie de cette question est considérable; on la trouve dans les articles que nous avons mentionnés de l'*Encyclopedie* Herzog. Nous nous bornons, ici, à donner les titres des ouvrages principaux indiqués par Douen et Röhrich.

rurent en 1524, l'un à Erfurt, et les deux autres à Wiltemberg, dont l'un était de J. Walther, avec une préface de Luther. Plusieurs des cantiques qu'ils renferment sont de Luther lui-même.

Les premières mélodies de ces hymnes ont été empruntées aux hymnes latins et aux cantiques allemands, d'un usage très répandu au x^v siècle. « Parfois on conservait purement et simplement les paroles de ces cantiques, s'ils étaient en langue vulgaire. Le plus souvent on les remaniait dans un sens évangélique, et l'on en revisait avec soin la versification, ce qui entraînait des modifications de détail du chant. » (1). Nous allons en voir plusieurs exemples dans les cantiques français publiés en 1596 à Francfort. Dans les premiers siècles de l'Eglise chrétienne, on s'était servi de l'ancienne psalmodie ; vinrent ensuite le chant ambrosien et le chant grégorien. Des hymnes parurent, leur nombre grandit et plusieurs furent traduits du latin en langue vulgaire. La Réforme de Luther en adopta un grand nombre.

Dans le recueil de Barthol, le cantique 21 est traduit du cantique allemand : *Komm heiliger Geist, Herre Gott*. Celui-ci est lui-même une traduction libre d'un antiphone du xi^e siècle : *Veni, Sancte Spiritus, reple* ; mais l'air diffère et date du x^v siècle.

Le n^o 44 est traduit du cantique allemand : *Nun komm der Heiden Heiland*, traduction d'un hymne de Saint Ambroise pour l'Avent : *Veni, Redemptor gentium*, publiée en 1524.

Le n^o 6 est traduit du cantique allemand : *Der Tag der ist so freudenreich*, qui fut lui-même traduit, au x^v siècle, d'un hymne de Noël, datant du xi^e ou xii^e siècle : *Dies est letitiae*.

Le n^o 42 est traduit du cantique allemand publié par

(1) Cf. ROEMERICH, *Les Origines du Choral luthérien*, p. 5.

Luther, en 1529 : *Herr Gott dich loben wir*, et dont l'original est un hymne de Saint Ambroise : *Te Deum laudamus*.

Le n° 29 est traduit d'un hymne de J. Huss, publié par Luther, en 1524, et chanté par les catholiques : *Jesus Christus unser Heiland*, (*Jesus Christus nostra salus*).

Le *Credo* de la fin est traduit d'une traduction allemande du *Credo* : *Wir glauben all an einen Gott*, antérieure à Luther.

Le n° 37 est traduit d'une vieille version allemande de l'*Agnus* : *O Lamm Gottes unschuldig*.

Le n° 28 est traduit de : *Gott sey gelobet und gebenedeiet*, cantique et mélodie très anciens, publiés en 1524.

Outre les hymnes latins, le choral luthérien eut comme source les Séquences (1) du moyen âge (2). Les premiers cantiques en langue vulgaire furent des séquences populaires, traduites au ^{xiii}^e siècle. Leurs airs originaux subirent très souvent des altérations.

A l'époque de la Réforme, plusieurs de ces séquences et de ces cantiques furent transformés en cantiques évangéliques, dont quelques-uns ont été traduits par Barthol et adaptés aux mêmes mélodies. En voici des exemples :

Le n° 17 du recueil de 1596 est traduit du cantique : *Christ ist erstanden*. Le texte et la musique de ce dernier datent du ^{xiii}^e siècle, et dérivent peut-être de la célèbre séquence du ^{xi}^e siècle, *Victimæ Pascali* (3). Ce cantique, très populaire au ^{xiii}^e siècle, fut publié par les protestants en 1535 à Wittemberg.

(1) On donne le nom de *Séquence* à un chant composé d'un texte qui n'eut d'abord ni rythme, ni rime. On lui donna plus tard une forme plus métrique et une rime obligée. On appelait ces chants *Proses* ou *Laudes*, ils se chantaient dans la Messe après le graduel. Une séquence est formée d'un certain nombre de thèmes musicaux successifs dont chacun constituait un choral.

(2) Cf. ROHRICH, *op. cit.*, pp. 9 et ss.

(3). Cf. MEISTER, *Das Katholische deutsche Kirchentied*, n° 468.

Le n° 18, traduit de *Christ fuhr auf gen Himmel*, se chantait sur le même air modifié.

Le n° 15 est traduit d'un cantique allemand composé par Luther : *Christ lag in Todesbanden*, dans la mélodie duquel on retrouve le même thème.

Le n° 20 est traduit d'un cantique allemand très ancien : *Nun bitten wir den heiligen Geist*, chanté sur une mélodie qui est peut-être un fragment de séquence. Ce cantique parut dans le recueil de J. Walther en 1524.

Le n° 34 est traduit d'un cantique de Paul Speratus : *Es ist das Heil uns kommen her*, publié en 1523 ou 1524, et dont l'air dérive d'une mélodie catholique ancienne.

Le n° 22 est la traduction du cantique allemand : *Gott der Vater wohn uns bey* que Luther a publié, en le remaniant, en 1524. Il l'avait emprunté à une litanie pour la procession de la sainte croix, très populaire au x^v siècle, et qui figure dans tous les recueils catholiques du x^v et du x^{viii} siècle.

Le n° 31 est traduit du cantique : *Allein Gott in der Höh sey Ehr*, publié à Leipzig en 1539, qui est tiré du *Gloria in Excelsis*, et dont la mélodie est empruntée à un hymne latin : *Et in terra pax*.

Enfin une troisième source du Choral allemand, ce sont les chansons populaires (1).

Tel est, par exemple, le cantique : *In dulci jubilo*, publié à Wittenberg en 1535 et que nous retrouvons dans le recueil publié à Francfort en 1662.

Le n° 23 du recueil de 1596 est également traduit d'un cantique allemand : *Christ unser Herr zum Jordan kam*, que Luther emprunta à une chanson populaire.

Quelle est la part qui revient à Luther dans la composition des chorals allemands ? C'est une question très discutée aujourd'hui, et nous n'avons pas à la débattre ici.

(1) Cf. ROEDRICH, *op. cit.*, pp. 47 et ss.

Nous nous bornerons aux conclusions qu'en donne M. Rœhrich (1). « Nous croyons, écrit-il, que Luther a composé certaines mélodies. Mais, même s'il n'en avait pas inventé une seule, il n'en reste pas moins démontré que c'est lui seul qui a sauvé de l'oubli bon nombre de vieux chants d'église, qu'il a enseigné à ses disciples à les adapter à des cantiques nouveaux, et qu'il leur a assuré une place d'honneur au culte. Mais nous allons plus loin et nous croyons que Luther est bien réellement l'auteur de quelques mélodies. » (2).

Nous n'avons pas à nous occuper de son célèbre cantique : *Ein feste Burg ist unser Gott*. Citons seulement, parmi les cantiques que M. Rœhrich lui attribue, le n° 19 du recueil de 1596, qui est traduit du cantique : *Nun freut euch, lieben Christen g'mein*. Il est également traduit dans l'édition publiée en 1618 à Montbéliard, qui en renferme deux autres absents du recueil de 1596 : le n° 2, traduit du cantique de Siméon : *Mit Fried und Freud ich fahr dahin* et le n° 58, traduit du cantique des anges : *Jesaja dem Propheten das geschah*.

Parmi les cantiques que nous avons cités plus haut, il en est deux qui ne sont pas de Luther, mais qu'il a remaniés pour les publier en 1524 ; ce sont les n°s 15 et 22 du recueil de 1596. Nous y ajoutons un autre cantique du même recueil le n° 50, traduit de l'hymne allemand : *Mitten wir im Leben sind*.

Telles sont les sources des chorals allemands sur lesquelles se chantaient nos premiers cantiques français.

« En résumé, écrit M. Rœhrich, le rôle de Luther comme créateur du choral évangélique s'est exercé en deux sens.

D'une part, c'est lui qui a eu l'idée de recueillir l'héritage de l'Eglise du moyen-âge.

Après avoir infusé un esprit nouveau au cantique un peu fruste des ancêtres, il l'a utilisé pour le culte et lui a assuré la durée. Sans lui, ces chants, faute d'être agréés

(1) Cf. aussi : KOCH, WINTERFELD et MEISTER, *op. cit.*.

(2) Cf. RÖHRICH, *op. cit.*, p. 20.

par la hiérarchie romaine, eussent été oubliés et perdus. Grâce à lui, une importante sélection a été faite parmi les œuvres musicales les plus remarquables du passé. Il ne faut pas oublier que c'est sur son initiative qu'elles furent publiées. Luther a donc été le conservateur intelligent du vieux cantique, également éloigné d'une routine servile et d'un radicalisme capricieux.

En second lieu, Luther a démontré par son propre exemple qu'un art nouveau et vraiment moderne pouvait être greffé sur l'art ancien. Il a compris l'importance du rythme pour la musique, et il la voulait expressive et gracieuse. Car si elle doit se plier aux sentiments les plus variés, allant de la sérénité à la tristesse, elle ne doit jamais renoncer à plaire. Luther appréciait en connaisseur la musique de concert, savante et compliquée. Mais pour son compte il pratiquait la musique populaire, simple et expressive. Par là, il a exercé sur le développement du génie musical de sa nation une action plus décisive et plus durable que les musiciens de profession. Et, dans ce sens, on n'a pas eu tort de lui attribuer l'honneur d'avoir donné le branle à l'essor de la musique moderne. » (1)

(1) Cf. ROEHRICH, *op. cit.*, p. 33.

CONCLUSION

Dans l'église réformée de France, ce n'est qu'au XVIII^e siècle que l'on tenta pour la 1^{re} fois d'ajouter l'usage des cantiques à celui des psaumes, depuis longtemps chantés au culte. Dans les diverses églises luthériennes de langue française, au contraire, on s'efforça, dès la fin du XVI^e siècle, de traduire les cantiques déjà en usage dans le culte allemand. Seules, les Eglises du pays de Montbéliard s'obstinèrent jusqu'au début du XIX^e siècle à ne chanter que des psaumes. L'amour-propre de Luthériens aussi stricts que Bensen s'en trouvait profondément blessé. N'était-ce pas, pour eux, la pire des anomalies que des chants d'origine réformée fussent seuls en usage dans des églises devenues luthériennes ?

Toutes leurs tentatives furent vaines, en apparence du moins. Comment pourrait-on aujourd'hui se faire un compte exact du bien que leur œuvre a pu faire sur le terrain de l'édification personnelle ? En outre, leurs recueils eurent cours dans d'autres églises qui profitèrent ainsi de leurs travaux.

L'histoire de ces recueils se divise en deux parties : la première dura de 1596 à 1747 ; la deuxième de 1747 à nos jours. Les cantiques de la 2^e période ont été étudiés en détail par M. J. Viénot dans son livre, maintes fois cité ici, sur *la vie ecclésiastique et religieuse dans la principauté de Montbéliard au XVIII^e siècle*. Aussi n'avions-nous plus qu'à résumer les résultats de ses travaux, puisque nous ne pouvions avoir la prétention de faire de précieuses découvertes dans un domaine qu'il a si bien exploré. Nous avons dû concentrer tous nos efforts

sur la première période de cette histoire : les origines des cantiques luthériens français.

Quel aura donc été le fruit de cette modeste étude ? La science historique en retirera-t-elle quelque profit ? Nous ne pouvons nous faire d'illusion sur ce point. Pour notre compte, elle aura du moins le mérite de nous avoir sollicité à de nombreuses recherches quelquefois laborieuses, dans certains cas infructueuses, mais toujours captivantes, et d'avoir avivé en nous un intérêt croissant pour la vie, les luttes, la pensée et surtout la piété des premiers protestants. Dans ce domaine, on peut dire que rien ne se perd, qu'il n'y a point de déchets, point de recherche inutile. Communier avec les grandes figures d'autrefois, c'est acquérir le sens de la vie et apprendre le secret d'une activité féconde ; car, derrière les livres jaunis ou les feuilles éparses que le hasard nous a conservés, apparaît, à l'âme du chercheur, la vision du passé dont on a dit qu'il est tout chargé du présent et gros de l'avenir.

Mais nous regrettons de n'avoir su donner du tableau vivant que nous avons sous les yeux, qu'un aperçu aride et froid ; c'est dans le sentiment de cette imperfection que nous arrivons au terme de cette étude.

Nous fera-t-on un grief d'avoir formulé quelques critiques quand il nous semblait, à tort ou à raison, qu'elles étaient méritées ? C'eût été faire preuve de partialité que de prêter à l'œuvre de nos ancêtres un caractère infaillible qu'ils ne réclamaient point pour eux-mêmes. Celles que nous avons faites peuvent se résumer de cette manière : A côté de cantiques qui témoignent d'une réelle inspiration poétique et d'un souffle religieux profond, dont le nombre s'accrut avec le temps, nous en avons trouvé d'autres qu'il serait bien difficile d'apprécier aujourd'hui ou de louer sans réserve.

Le style manque d'aisance ou de noblesse, les vers

n'ont parfois de la poésie que des rimes d'occasion ou d'une pauvreté réelle.

Beaucoup de cantiques sont d'une inspiration médiocre, parce qu'ils affectent un ton didactique ou qu'ils font preuve d'un dogmatisme quelquefois hasardé et exclusif.

Qu'on nous comprenne bien ; nous ne leur reprochons pas d'avoir eu la théologie de leur temps. Nous avons le plus profond respect pour leurs croyances que nous avons nous-même partagées dans leurs formes vieilles. Ce qui nous semble contestable, c'est l'idée qu'ils se faisaient du chant et la fonction qu'ils lui assignaient ; ils en faisaient, pour ainsi parler, le prolongement du catéchisme et du sermon. Nous pensons que leur dogmatique ou leurs exhortations, parmi lesquelles il y en a de très belles, furent déplacées toutes les fois qu'elles devinrent la substance même de leur chant. La piété n'a pas trop de toutes ses ressources pour exprimer la richesse de son contenu. L'exposé doctrinal s'efforce de satisfaire les besoins de l'intelligence ; le sermon s'adresse plus spécialement à la volonté qu'il a pour but d'aguerrir, dont il veut stimuler toutes les énergies en vue des applications pratiques de l'idéal chrétien. Le chant n'a qu'une parenté du second degré avec ces pieux exercices. Il prête une voix à tous les sentiments qui s'agitent dans une âme religieuse.

La lecture d'une confession de foi, les pensées salutaires et les impulsions fécondes que la prédication apporte aux fidèles n'ont pas épuisé toutes les grâces qu'ils attendent d'un culte bien vivant, ni apaisé tous les besoins qui les ont amenés dans la maison de Dieu. Il suffit d'assister à un culte où l'on chante bien pour avoir l'impression d'un culte édifiant et d'une vie religieuse profonde. C'est que le chant a le don de traduire d'une manière sensible nos sentiments les plus intimes et les mystérieuses intuitions de l'âme, jusqu'à ces soupirs, dont parle l'apôtre Paul et qui ne se peuvent exprimer.

Lors donc que le dogme et le sermon débordent jusque dans le chant sacré, ils nuisent à un culte intégral en amoindrissant, à tout le moins, un des éléments essentiels de la piété.

On objectera peut-être qu'un autre acte du culte, à savoir la prière, peut aussi empiéter sur le chant. Il y a des cantiques qui sont des prières et ils n'en sont pas moins beaux pour cela, et ces prières n'en sont pas moins bienfaisantes et efficaces. Il ne faut pas s'en étonner ; la prière et le chant sont unis par une étroite parenté. Après la prédication, on choisit d'ordinaire un cantique qui offre quelque rapport avec elle pour permettre à l'âme de porter à Dieu, par son chant, les émotions qu'elle éprouve et que le sermon n'a pas eu le don de traduire dans toute leur profondeur. A son tour, la prière qui suit se ressent également de la même préoccupation et répond au même besoin.

Mais le chant possède en propre une vertu qui ne se trouve pas au même degré dans les autres actes du culte, y compris la prière : il demande au fidèle de prendre une part active et personnelle à la célébration du culte. Sans doute, s'il est conséquent avec lui-même, l'auditeur méditera, pour son propre compte, la lecture qui est faite de la Bible ; il s'appropriera les enseignements, les lumières que lui apportent le sermon ; mais sa piété devra-t-elle rester muette et sera-ce une prière, liturgique ou autre, prononcée par un seul, qui pourra exprimer, avec assez de force et d'émotion, les sentiments que toutes ces âmes seront venues confier à Dieu, la prière ardente que, dans l'union, elles auront voulu lui adresser ? Rien n'est plus propre que le chant à cette tâche, et c'est pourquoi il doit être, avant tout, le langage de la piété bien plutôt qu'une théologie popularisée.

Ce que nous venons de dire du but du chant nous dis-

pense de parler de son utilité. Il eût fallu rappeler, pourtant, tout ce que la poésie et la musique peuvent fournir pour obvier à la monotonie d'un culte. Mais c'est ici plus qu'une question de décor. C'est de tout art, en général, et de sa force et richesse d'expression qu'il faudrait parler. Ce sujet nous emmènerait trop loin, bien au-delà d'ailleurs des limites de notre compétence. Contentons-nous d'exprimer un vœu : c'est que les protestants de toute langue et de toute confession, conscients d'avoir mérité les reproches, plusieurs fois formulés, d'austérité froide et de sécheresse dans le culte, développent, autant qu'il leur sera possible, et le chant religieux et tout art capable d'élever le cœur de l'homme au-dessus de lui-même et de la vie matérielle.

Puisse l'Eglise protestante ajouter ses efforts à l'œuvre des siècles dont elle est l'héritière et rester fidèle à l'esprit de ceux qui ont su réaliser, comme nous l'avons vu dans cette étude, les humbles commencements d'un grand art dont ils sont les créateurs.

VU : *le Président de la soutenance,*

John VIÉNOT.

VU : *le Doyen,*

Edm. STÄPFER.

CANTIQUES DU RECUEIL DE 1596

qui ont été traduits de Luther

N^{os}

- 5 — (Sur la naissance de J.-C.). — *Vom Himmel kam der Engel
schar.*
- 9 — (id.) *Gelobet seist du Jesu-Christ.*
- 12 — (Epiphanie). — *Was fürchtestu feind Herodes sehr.*
- 15 — (Pâques). — *Christ lag in Todesbanden.*
- 16 — (Rédemption). — *Jesus-Christus unser Heyland.*
- 19 — (id.) *Nun freut euch lieben Christen g'mein.*
- 20 — (Prière au St-Esprit). — *Nun bitten wir den heyligen Geist.*
- 21 — (id.) *Komm heyliger Geyst Herre Gott.*
- 22 — (A la Ste-Trinité). — *Gott der Vatter wohn uns bey.*
- 23 — (Cant. du baptême). — *Christ unser Herr zum Jordan kam.*
- 29 — (1) (Ste-Cène). — *Jesus-Christus unser Heyland, der etc.*
- 52 — (Sur la mort). — *Nun laszt uns den Leib begraben.*

(1) Le cant. 29 est de Jean Huss, corrigé par Luther.

92 Table comparée des recueils successifs

1596 n°s	1618 n°s	1662 pages	1674 et 1683 n°s	1732 n°s	1740 n°s	1747 n°s
1.	1.	89.	68.		99.	
2.	30.					
3.	17.	118.	28.		14.	
4.	23.	120.	29.		23.	
5.	24.	122.	30.		24.	
6.	21.	123.	31.		21.	6.
7.	22.	125.				
8.	25.	127.	34.			
9.	19.	129.	33.	4.	22.	
10.	26.	133.	38.			
11.	28.	138.				
12.	29.	140.	41.			
13.	31.	141.	49.		58.	
14.	33.	153.				
15.	35.	156.	51.		67.	
16.	36.	159.	83.		68.	
17.	34.	159.	54.		370.	
18.	37.	162.	56.		369.	
19.	43.	163.	23.	22.	194.	3.
20.	41.	169.	60.		6.	
21.	40.	167.	61.		83.	
22.	42.	170.	64.		97.	
23.	10.	105.	81.		150.	
24.	11.	108.				
25.	12.	109.	82.		151.	
26.	13.	109.				
27.	59.	114.	46.		57.	28.
28.	15.	115.	84.		168.	
29.	14.	113.	52.		163.	
30.	9.	104.	78.	9.	144.	
31.	57.	132.	65.	17.	96.	51.
32.	Litanie de la Vierge	173.				
33.	49.	181.				
34.	44.	188.	22.	21.	190.	
35.	45.	185.	21.	20.	189.	
35 ¹ .	56.	196.	89.		113.	
36.	55.	199.				
37.	51.	202.	90.		114.	
38.	46.	213.	113.	35.	205.	121.
39.	52.	192.	13.	32.	173.	80.
40.	54.	194.	103.	39.	192.	96.
41.		205.	101.		293.	54.
43 ² .	3.	92.	69.		101.	
44.	53.	217.	24.	2.	347.	5.
45.	50.	207.	91.		116.	
46.	64.	209.	3.	51.	333.	65.
47.	60.	219.	86.		378.	
48.	61.	220.				
49.	62.	221.	87.		379.	
50.	66.	225.	125.		308.	135.
51.	47.	228.	133.		314.	
52.	48.	230.	131.		317.	
or. dom.	8.	101.	75.		143.	
Décal.	4.	96.	74.		133.	
Contes. du loi	6.	99.	79.		136.	
55	54	54	45	11	42	11

(1) Il y a 2 cantiques consécutifs portant le n° 35.

(2) L'éditeur a imprimé 43 au lieu de 42, rétablissant ainsi le nombre exact de cantiques (35), puisqu'il avait imprimé 2 cantiques sous le n° 35.

Table comparée des traductions successives du cantique allemand
(*Allegn Gott in der Höh sey ehr*).

1596 et 1618	1662	1674, 1683 et 1740 (1)	1732	1747
N° 31	Page 132	Nos 65 et 96	N° 17	N° 51
A Dieu seul gloire la sus, Pour sa grande clémence ; Veu que des ore n'y a plus, Plus rien qui nous offense, Il a pris en nous son plaisir, Parquoy selon nostre désir, Sera la paix immense.	A Dieu seul soit gloire la sus, Pour sa grande clémence, Veu que des ore n'y a plus, Plus rien qui nous offense, Il a pris en nous son plaisir, Par quoy selon nostre désir, Sera la paix immense.	Gloire soit au Père d'en haut, Qui nous comble de grace, Il nous garde de tout défaut, Rien ne nous embarrasse, En nous le Seigneur prend [plaisir, Sa Paix suivant nôtre désir, Ira de race en race.	Gloire soit au Père d'en haut Qui nous comble de Grâce, Et nous fournit ce qu'il [nous faut, Quoi que l'ennemi fasse, Seigneur ! pren en nous ton [plaisir, Nous menant selon ton désir, Pour voir un jour ta Face.	Au Roi de la terre et des [Cieux Rendons l'honneur suprême, Exaltions son Nom glorieux, Au-dessus du Ciel même, Ce Dieu nous admet à sa [paix, Et par mille et mille bienfaits Il marque qu'il nous aime.
Nous te requérons, exaltaus, O Dieu Père, ta gloire, Qui regnes ferme de tout [temps, Et de toute mémoire, Sans mesure est ton grand [pouvoir, Il faut que soit fait ton vou- [loir, O Majesté notoire.	Nous te requérons, exaltaus, O Dieu Père, ta gloire ; Qui regnes ferme de tout [temps, Et de toute mémoire, Sans mesure est ton grand [pouvoir, Il faut que soit fait ton vou- [loir, O Majesté notoire.	Nous t'en rendons grace [exaltaus, O Dieu Père, ta gloire ; Ton règne est ferme de tout [temps, Et dans toute mémoire, Sans bornes s'étend ton pou- [voir, Sans obstacle agit ton vouloir, D'où nous avons victoire.	Nous te louons, Père puissant : En exaltant ta gloire ; Nous relevons ton nom très [grand, bont nous avons mémoire. Nul ne peut borner ton pou- [voir, Ni contre-dire à ton vouloir, Donne-nous la victoire.	Père Eternel nous te rendons [un hommage infini ; Par tout aussi nous répan- [dons Ta louange immortelle, Ton pouvoir est infini ; Fai, que toujours ta Volonté, Nous serve de modèle.
Partaisant tout le reste : De Dieu l'agreau Seigneur, Nous exaucer en ce bas lieu Il ne le soit molesté. O S. Esprit consolateur, Dieu de grande clémence : Sois contre Satan protecteur De ceux que la souffrance De Jesus conquiert mourant : Et nous sois toujours secon- [rant, selon nostre espérance.	O Jesus-Christ, unique Fils De ton Père celeste, Qui euvers Dieu nostre paix [fais parfaisant tout le reste : De Dieu l'Agneau, Seigneur, [et Dieu Nous exaucer en ce bas lieu, Qu'il ne le soit molesté. O Saint-Esprit Consolateur, Dieu de grande clémence, Sois contre Satan Protecteur De ceux, que la souffrance Et nous sois toujours secon- [rant, selon nostre espérance.	O Jésus-Christ, unique Fils De ton Père adorable, L'homme plus que coupable, Exauce-nous en ce bas lieu Et sois-nous favorable. Saint-Esprit, donx Consolateur, Dieu fort, Dieu de clémence, Contre Satan sois protecteur, Ayant en souveraineté [Ceux que Jésus a rachetés, Détourne nos adversitez, C'est ta nôtre espérance.	O Jésus-Christ ! Fils éternel De ton Père adorable, Qui salue l'homme criminel Par ton sang vénérable ; Agneau bœuf, Seigneur et [Dieu Exauce-nous en ce bas lieu Et nous sois favorable.	Jésus ! Fils du Père Eternel, Tu fus une Victime, Pour sauver l'homme cri- [minel, En expiant son crime. Agneau de Dieu, paisible et [doux, Dans tous nos maux assiste- [nous, garde-nous de l'Abîme.
(1) A la place de ce vers, ou lit dans le recueil de 1618 : « Immense est la force et pouvoir ».	(1) Claudi dans son recueil de 1740 n'a fait que repro- duire presque textuellement les cantiques de Ritter, en y ajoutant 200 nouvelles tra- ductions.	(1) Claudi dans son recueil de 1740 n'a fait que repro- duire presque textuellement les cantiques de Ritter, en y ajoutant 200 nouvelles tra- ductions.	O Saint-Esprit ! donx Consola- [teur, Dieu fort, Dieu de clémence, Contre Satan défen le cœur Par ta toute-Puissance : Fai qu'en soupirant après toi, En repentance et vraie foi, Nous aions assurance.	O Saint-Esprit ! dont le Pou- [voir, Et la Grâce infinie Par tout l'Univers se font [voir, console et fortifie [Cieux, que Jésus a rachetés ; Tire-les des adversitez [Qu'ils traversent leur vie.

BIBLIOGRAPHIE

Les recueils de cantiques luthériens français

I. — Les premiers recueils : 1596-1747.

Bibliothèque de Francfort.

- 1) Cantiques usites en l'Eglise françoise de Francfort, laquelle approuve la Confession d'Augsbourg presentee à l'empereur Charles cinquiesme en l'an 1530, mis en rime françoise de l'allemand par MATHIEU BARTHOL M. Imprimé à *Francfort sur le Mein* par *Jean Spies*, MDCXVI.

— 2 —

- 2) Pseaumes et Cantiques à l'usage l'Eglise françoise de Francfort attachée à la Confession d'Augsbourg, par MATHIEU BARTHOL, *Francfort sur le Mein*, chez *Erasmus Kempfer*, MDCXII.

Bibliothèque de Montbéliard.

- 3) Hymnes ou Chansons spirituelles allemandes et françoises de D. MART. LUTHER et autres Docteurs de l'Eglise : Desquelles la plus part se peut chanter en l'Eglise avec edification. A *Montbéliard*, par *Jacques Foillet*, MDCXVIII.

Bibliothèque de Francfort.

- 4) Pseaumes, hymnes et cantiques Usitez en l'Eglise Françoise de Francfort sur le Mein, qui approuve la Confession d'Augsbourg presentee à l'Empereur Charles V l'an 1630 (1), par cy-devant, mis en rime Françoise, accommodée aux melodies Allemandes, Imprimé à *Francfort sur le Mein*, pour *Thomas Matthias Götze*, par *Balthazar Christoffle Woust*, MDCLXII.
- 5) Les Saintes Occupations des Ames fidelles, que leur fournissent :
 - I. — Les Cantiques et les Pseaumes de l'Eglise.
 - II. — Les Evangiles et la Passion de Jésus Christ.
 - III. — Le catéchisme et les Confession de Foy.
 - IV. — La Liturgie et les Prières.Recueillies pour l'usage de l'Eglise Françoise, qui est à Francfort sur le Mein, par un de ses Ministres, Imprimé à *Francfort sur le Mein*, chez *Balthazar Christoffle Woust*, M.DC.LXXIV.
L'auteur de ce recueil est Jean Balthazar Ritter.

(1) C'est sans doute l'imprimeur qui a commis cette erreur. Il faut lire : 1530.

Bibliothèque de Francfort.

- 6) *Le même recueil* : Seconde Edition, Revue et augmentée de plusieurs pièces, Imprimé à *Francfort sur le Mein*, chez Albert Otto Faber, par *Balthazar Christophe Woust*; M.DC.XXIII. Une autre édition parut en 1702, (dont nous n'avons pas le titre).

— 2 —

- 7) Livre de cantiques spirituels qu'on chante dans l'Eglise française luthérienne de Saint-Thomas, à Strasbourg, traduits de l'Allemand en français, et accommodés aux airs du País, avec quelques prières à la fin. *Strasbourg* 1680.
- 8) *Les mêmes*, Deuxième édition, augmentée considérablement. *Strasbourg*, 1723.

M. H. Lutteroth.

- 9) Cantiques spirituels, hymnes et psaumes qu'on chante la plupart dans les Eglises Luthériennes, traduits de l'Allemand en françois, et accommodez aux airs du país, 6^e éd. *Franefort sur le Mein*. *Walther*, 1722. in 8.
- (L'auteur en est peut-être un pasteur de l'Eglise française luthérienne de Francfort, du nom de Gueis).

Bibliothèque de l'Orafoire.

- 10) *Les mêmes*, 7^e éd. Retouchée, Impr. à *Basle* par les héritiers de *J. Pistorius*, 1745. in-12.

Bibliothèque de Montbéliard.

- 11) Les Psaumes de David, mis en vers François ; revus et approuvés par les Pasteurs et les Professeurs de l'Eglise et de l'Académie de Genève. Nouvelle Edition, où la musique a été très exactement corrigée. A *Montbéliard*, chez *Jean-Jacques Biber*. MDCXXXII ».

A cette collection de psaumes est ajouté un recueil de cantiques, qui a pour titres : « Cantiques spirituels, sur les vérités les plus importantes de la Religion Chrétienne et sur les principaux devoirs du Chrétien, traduits de l'Allemand et accomodés aux airs des originaux. Pour l'usage et l'édification des Eglises et des Ecoles de la principauté de Montbéliard. A *Month*. etc.... »

M. J. Viénot.

- 12) Heures chrétiennes ou Occupations saintes contenant les cantiques spirituels et les psaumes, sur les vérités les plus importantes de la Religion chrétienne qu'on chante la plupart dans les Eglises Luthériennes. Nouvelle édition, revue corri-

gée et augmentée de deux cens cantiques nouvellement traduits de l'allemand et accommodés aux airs des originaux, avec privilège de leurs Majestés Impériale et Polonoise. *A Francfort sur le Mayn*, chez *Philippe Henri Hutter*, MDCCXL.

(L'auteur de ce recueil est *Claudi*, l'un des pasteurs de l'Eglise française luthérienne de Francfort).

II. — Les principaux recueils de 1747 à 1908.

M. J. Viénot.

- 13) Nouvelle édition des Cantiques spirituels accommodés aux airs mélodieux des Originaux allemands et des Pseaumes de David, avec la musique. Traduction nouvelle, revue et approuvée par les Docteurs et les Professeurs en Théologie de l'Université de Strasbourg, Imprimée avec permission des supérieurs, *A Strasbourg*, chez *Jean Beck*, sur la place du Collège, MDCCXLVII.

(C'est le recueil de Bousen).

- 14) *Seconde édition du précédent* : Cantiques spirituels, traduits la plupart de l'allemand, à l'usage des Eglises protestantes de la Confession d'Augsbourg. Nouvelle édition revue, corrigée et augmentée, avec permission des Supérieurs. *A Strasbourg*, chez *Conrad Schmidt*, sur la place du Collège, MDCCLVIII.

Bibliothèque du Protestantisme. français

- 15) Hymnes, psaumes et cantiques spirituels, à l'usage de la chapelle royale de Suède à Paris. *A Strasbourg*, chez *Conrad Schmidt*, MDCCLVIII, in-12.

(Ce recueil est le même que le précédent.

M. J. Viénot.

- 16) Cantiques spirituels, etc. *A Strasbourg*, chez *Jonas Lorenz*, imprimeur, 1778, avec permission des Supérieurs.
3^e éd. du n° 13.
- 17) Cantiques spirituels, etc. *A Strasbourg*, chez *Lorenz et Schouler*, Imprimeurs du directoire de la Noblesse, 1787, avec approbation et permission.
1^{re} éd.

- 18) Recueil de cantiques à l'usage des chrétiens évangéliques, par MM. les Pasteurs de l'Eglise de la Confession d'Augsbourg à Paris 1819.

- 19) Psaumes et cantiques pour servir à l'édification publique et particulière. *Strasbourg, veuve Levrault, 1841, in-12, sans musique.*
- 20) Recueil de *Paris*, 1846.
- 21) Nouveaux choix de psaumes et de cantiques revus et corrigés, à l'usage des églises, des écoles et des familles de l'inspection de Montbéliard. *Montbéliard Deckerr, 1847, in-8, musique.*
- 22) Recueil de *Paris*, 1857.
- 23) *id.* 1875.
- 24) *id.* 1908.

III. — Autres recueils cités.

- 25) Aulcuns pseaulmes et cantiques mys en chant, à *Strasbourg*, 1539.
 - 26) Les Pseaumes de David mis en rime françoise par Cl. Marot et Th. de Bèze, Selon la dernière correction, *A Montbéliard*, par *Jacques Foillet*, MDCIII.
 - 27) Deuxième édition, 1618.
 - 28) Les Pseaumes de David, etc. *Montbéliard*, 1732.
(Voir plus haut, n° 11).
 - 29) Cantiques spirituels sur différentes matières édifiantes et chrétiennes, pour l'édification des âmes qui cherchent la réalité du christianisme solide et intérieur, à *Halle*, chez *Jean-Juste Gebauer*, 1740.
 - 30) Nouvelle édition en 1755 avec trente des meilleurs psaumes de David : Recueil de Psaumes et de cantiques spirituels, *Halle*, 1755, in-8°.
 - 40) Recueil de cantiques traduits de l'allemand, à *Bâle*, chez *les héritiers de Jean Pistorius*, 1743.
 - 41) Deuxième édition en 1747.
-

TABLE DES MATIÈRES

	Pages
INTRODUCTION	3-5
CHAPITRE I — Origine des Eglises protestantes fran- caises de Montbéliard, de Strasbourg et de Francfort	6-23
CHAPITRE II — Le premier recueil de cantiques fran- cais, 1596. (<i>Son auteur, Barthol, Son contenu</i>).	24-39
CHAPITRE III — Les destinées du recueil de Barthol	40-66
§ I — A Francfort. (<i>Editions de 1612 et 1662. — Les cantiques de Ritter, 1674, 1683, 1702. Les cantiques de Claudi, 1740</i>)	40-52
§ II — A Montbéliard. (<i>Edition de 1618. — Tentative d'intro- duire l'usage des cantiques dans le culte. Recueil de psaumes et de cantiques, 1732</i>).	52-62
§ III — A Strasbourg. (<i>Fondation du culte luthérien français. Les recueils de cantiques de 1680 et 1723</i>)	62-66
CHAPITRE IV — Les cantiques de Bensen et leur histoire. (<i>Rapports de ce recueil avec les précédents. Son rôle à Strasbourg, Paris et Montbéliard</i>)	67-78
APPENDICE — Le Choral allemand et les sources où puisèrent les premiers traducteurs français	79-85
CONCLUSION	86-90
TABLE des cantiques du recueil de 1596, qui ont été traduits de Luther	91
TABLE comparée des recueils successifs	92
TABLE comparée des traductions successives du même cantique allemand	93
BIBLIOGRAPHIE	94-97

